

QUE SAIS-JE ?

La corrida

ÉRIC BARATAY

Maître de Conférences
à l'Université de Lyon

ÉLISABETH HARDOUIN-FUGIER

Professeur à l'Université de Lyon

Dessins de Camille Déprez



Chapitre I

LES ORIGINES DE LA CORRIDA

I. — D'impossibles origines antiques

L'absence totale de sources avant le XI^e siècle, voire même antérieures au XVI^e siècle, a permis les interprétations les plus diverses sur l'origine de la corrida. Durant l'époque moderne, l'invention des combats de taureaux, alors officiellement condamnés par l'Église, est souvent attribuée aux Musulmans, ce qui permet de la reporter sur une population non chrétienne. Cependant l'idée se heurte à une objection fondamentale : inexistant dans les autres contrées musulmanes, ce jeu n'aurait été ni importé, ni exporté. A partir du XVIII^e siècle, l'intérêt pour l'Antiquité et les découvertes archéologiques permettent de contrebalancer cette thèse par une autre, attribuant cette création aux Romains, idée encore soutenue de nos jours alors que la première est abandonnée depuis le XIX^e siècle. Les combats d'hommes et de bêtes dans les cirques antiques constituent pour beaucoup la corrida ancestrale, mais cette théorie confond analogie et filiation, néglige le fait que bien d'autres animaux (lions, tigres) étaient combattus, oublie que les arènes furent soit détruites, soit occupées par des habitations entre les invasions barbares et le XIX^e siècle, coupure qui ne peut suggérer une continuité des pratiques. C'est plutôt parce qu'ils croyaient en une ascendance romaine que les aficionados du XIX^e siècle ont installé, surtout en France, la taoumachie dans les arènes restaurées.

Alors qu'Evans fait des recherches sur Cnosso (1900), des hypothèses sont avancées, en particulier en

ISBN 2 13 046882 9

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1995, mars

© Presses Universitaires de France, 1995
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Espagne, où Angel Alvarez de Airanda, professeur d'histoire des religions à l'Université de Madrid, écrit sa thèse sur les mythes et rites du taureau en Méditerranée. On soutient depuis que la corrida dérive des jeux minoens (constitués d'acrobaties avec le taureau) et prend racine dans la mythologie (le Minotaure), on prétend même, avec Dominguin, que des taureaux crétois se sont échappés pour aller s'acclimater en Andalousie ! Là encore, ces théories reposent sur l'amalgame de divers spectacles et sur le postulat que tout ce qui concerne le taureau relève peu ou prou de la corrida et surtout, elles font silence sur les modalités de la transmission. Or, s'il est quelque chose de réel, c'est bien l'inexistence des contacts entre la Crète du bronze récent (1700-1450 av. J.-C.) et la péninsule Ibérique.

L'idée d'une liaison à travers les âges s'impose malgré tout au ^{xx}e siècle avec la croyance, maintenant répandue, d'un culte du taureau de l'Antiquité à nos jours. Cette thèse est essentiellement fondée sur le culte antique de Mithra, révélé par les travaux (1896, 1913, 1924) de F. Cumont, culte transformé en ancêtre du rite taumachique par les Félibres, par exemple Baroncelli en 1924, ainsi que par Montherlant. Dans *Les Bestiaires* (1926), ce dernier considère la corrida comme une survivance du mithriacisme, avec des gestes quotidiens rappelant ceux de Mithra, sauvant le Soleil et le monde par le meurtre bienfaisant, régénérateur du taureau, et les coutumes de ses adeptes qui, à en croire l'écrivain, immolaient l'animal pour recevoir son sang en une douche régénératrice, revêtaient sa peau pour s'identifier à lui et s'imbiber de ses vertus. De même, le torero tue le taureau qu'il vénère, il s'imprègne de sa force et il se revivifie par son meurtre. Montherlant transforme le combat de la corrida en un rite. Cette filiation avec le mithriacisme est reprise par des écrivains et des artistes comme Bataille, Bergamin ou Picasso, entre 1930 et 1940, puis elle devient un lieu commun véhiculé par les journalistes et adopté même par des éleveurs qui baptisent du nom de Mithra certains de leurs taureaux.

Il est curieux que cette interprétation n'ait jamais été rectifiée, car elle est fautive. Une carte de l'archéologie mithriaque suffit pour montrer que l'Ibérie fut peu touchée par cette religion de soldats, de fonctionnaires et de commerçants, dont les zones privilégiées étaient l'Italie, le limes, les grandes vallées du Rhin, du Danube et, dans une moindre mesure, du Rhône. Ni la liturgie initiatique, ni l'ordinaire ne prévoient les rites évoqués, véritables affabulations très colportées. Dans les mithraeums souvent exigus, aveugles et dépourvus de fosses, où le torero le plus expérimenté hésiterait à affronter l'animal, le repas en commun des fidèles rappelle bien celui de Mithra et du Soleil après la tauroctonie, mais utilise le plus souvent des animaux morts, préalablement sacrifiés et achetés sacrifiés sur le marché, en majorité des volailles, des porcs, des chèvres et non des taureaux dont l'holocauste est très exceptionnel. La doctrine elle-même ne correspond pas. L'animal n'est pas un demi-dieu, image du soleil, mais une réserve d'éléments vivifiants qu'il faut soustraire au mal et abattre pour sauver la création. Il ne s'agit pas d'un culte du taureau, mais d'une sorte de religion du soleil. Le taurobole vise à la régénérescence collective des vivants et non de celui qui le perpétue ou reçoit le sang. Il n'est pas produit dans un geste d'amour, de vénération, mais d'une manière décidée, sans pitié, pour sauver le monde et la cité. En fait, cette thèse si répandue se réfère plutôt au culte de Cybèle. Mais celui-ci a très peu touché l'Espagne et n'a pas grand-chose à voir avec les interprétations courantes, puisqu'il s'agit d'un sacrifice de substitution : l'homme s'immole par l'intermédiaire du taureau.

La volonté de lier la corrida au passé le plus lointain s'étend à la préhistoire, grâce, en particulier au comte de Las Navas (1855-1935) qui établit une liaison entre la corrida, les chasses préhistoriques et l'auroch, en faisant fi de l'importance d'autres animaux tel que le cheval, le plus fréquent des animaux représentés, ainsi que des manipulations génétiques imposées depuis le ^{xvii}e siècle

au taureau de combat. Cette recherche des origines les plus lointaines rend cruciale la question de la survivance des rites jusqu'à l'Espagne moderne. Le culte de Mithra, par exemple, disparaît totalement au IV^e siècle, ce qui oblige les aficionados à lier fictivement les diverses époques, de la préhistoire aux civilisations de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Crète, de la Grèce, de Rome et de Byzance, de l'Espagne et même du sud de la France. A ce propos, l'exposé le plus célèbre, sans cesse repris est celui de l'anthropologue américain J. Conrad, *Le culte du taureau* (1961). Faisant des chasses préhistoriques les premières corridas du monde, il échafaude une filiation culturelle entre les civilisations méditerranéennes en assimilant tous les types de bovidés à un seul animal générique, en confondant dans un même ensemble culte, sacrifice et combat du taureau, en établissant des liens historiques par de multiples suppositions sans les vérifier, telle par exemple l'implantation du mithriacisme en Espagne. Il n'hésite pas à solliciter des textes peu fiables, par exemple, à user d'un écrit du XVIII^e siècle pour affirmer que le Cid a toréé.

En fait, repousser sans cesse les origines de la corrida répond à des finalités précises. Les Félibres veulent dissocier la Provence de la France germaine du Nord et la rattacher à la vieille civilisation méditerranéenne. Montherlant entend renouer avec le paganisme antique pour régénérer un occident chrétien décadent. Cocteau ou Picasso cherchent un renouveau du sens mythique. Cependant, la plupart des aficionados désirent enraciner la corrida dans le temps pour en faire une tradition et contrer les opposants, stratégie évidente en France où l'implantation est récente. En affirmant une filiation entre la Crète, Mithra, la Provence et l'Espagne, ils entendent soutenir que la corrida fait partie de la culture profonde des « peuples du midi ». Quant à l'hypothèse de l'origine préhistorique, elle a pour but de transformer la corrida en caractéristique originelle de l'humanité.

II. — Les premiers jeux taurins

De l'avis de tous les auteurs sérieux, il est raisonnable de placer l'apparition des premiers jeux aux XI^e ou XII^e siècles, à partir desquels quelques documents émergent : on connaît une course à Varea pour le couronnement d'Alphonse VII de Castille (1135); le *Codigo de las Siete Partidas* (1263) d'Alphonse X le Sage, amorce de codification, et une course à Séville en 1364, etc. Ces pratiques ont lieu le plus souvent lors des noces de princes ou de grands seigneurs, lors de tournois entre chevaliers, entre maures et chrétiens. Ces courses chevaleresques naissent dans un contexte bien précis, souligné par B. Bennassar, telle que la présence de nombreux troupeaux, en Angleterre ou en Pologne par exemple, et surtout l'existence en Castille d'une foisonnante noblesse, issue des nécessités de la Reconquête à partir du XI^e siècle, qui constitue entre 7 et 10% de la population, contre 0,5 à 1% en France. Elle combat à cheval et considère rapidement l'affrontement avec le taureau comme un bon entraînement. Ces jeux restent cependant mal connus jusqu'au XVI^e siècle où fleurissent les documents sur leurs organisations et les traités visant à les codifier.

Aux XVI^e et XVIII^e siècles, ils se déroulent lors des couronnements, des mariages, comme celui de Philippe II en 1554 et des naissances princières, des entrées de puissants personnages dans les villes, comme le maréchal de Grammont à Burgos en 1659, des victoires militaires ou pour le bon plaisir du souverain ou encore pour accompagner des fêtes religieuses, la béatification de Thérèse d'Avila en 1614, la canonisation d'Ignace de Loyola, de François-Xavier, de Thérèse d'Avila, d'Isidore le Laboureur en 1622, de Thomas de Villeneuve en 1654, etc. En ces occasions, la fine fleur de la noblesse, des ducs ou des marquis, descendent en piste; des places urbaines, par exemple la Plaza Mayor à Madrid, sont aménagées pour la circonstance, on construit des gradins de bois et on drape les balcons.

Traité et relations de voyages montrent qu'il existe

alors deux figures (*suertes*) essentielles du combat. La première (*lanzada*) domine jusqu'à la fin du XVI^e siècle et dérive du combat chevaleresque avec armure et lourd destrier : la lance bien calée, le cavalier attend la ruée du taureau et tente de le tuer sur le coup en lui perforant le crâne. Une autre forme (*rejon*) coexiste avec la première à la fin du XVI^e siècle, puis s'impose au XVII^e siècle. Elle illustre la transformation du combat militaire, à distance, avec un équipement allégé et la naissance d'un art de la ruse. Le cavalier virevolte autour de l'animal afin de planter plusieurs courtes lances tenues à bout de bras (*rejonas*), destinées à le tuer au ralenti en offrant un spectacle brillant où l'agilité et l'adresse remplacent la force physique. Dans ces grandes mises en scène nobiliaires, le nombre des laquais augmente au XVII^e siècle : d'une vingtaine (ou moins), il peut atteindre 100 en certaines fêtes royales, pour porter les *rejonas*, tenir les chevaux, relever le cavalier, passer l'épée, car tout « affront » du taureau doit être immédiatement vengé d'un coup de glaive, pied-à-terre. Le sang coule à flot : combattants encornés, chevaux éventrés, taureaux massacrés en série, entre 10 et 20 mais souvent plus dans les courses royales : lors d'une fête en 1701, 14 le matin et 32 l'après-midi. Les bêtes moins combatives ont les jarrets coupés de loin par des piques en croissant de lune (*media luna*) ou sont livrés aux dogues pour être écharpés. Cependant, ce type de combat connaît un déclin irrémédiable au XVIII^e siècle. Les Bourbons, installés sur le trône en 1700 avec Philippe V, petit-fils de Louis XIV, sont réservés, dans l'ensemble. A leur suite, l'aristocratie se détourne peu à peu : les grands se contentent désormais de parrainer quelques jeunes hobereaux et ceux-ci, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, font même figure de gentilshommes dévoyés.

A côté de ces courses, il existe une tauromachie populaire dans les villes et les villages, aux origines encore mal connues, remontant au XIII^e siècle selon certains auteurs, mais plus sûrement au XVI^e siècle, très diverse, peu codifiée, exécutée lors des fêtes religieuses locales, ou lors d'événements importants. Ce sont les encierros, où les taureaux sont lâchés au milieu de la foule le long

d'un itinéraire déterminé, occasionnant blessés et morts ; celui de Pampelune attire encore de nombreux touristes. Certains se terminent en capeas : les bêtes aboutissent dans un espace fermé où des hommes à pied les défient avec des capes et exécutent sur eux des figures acrobatiques. D'autres courses sont de véritables massacres : *lanzada* à pied, taureaux affrontés en esquives, puis livrés aux chiens ; taureaux harcelés par la foule, transpercés de coups de lances, mutilés à coups de bâtons, les jarrets coupés. A Zamora (1602), à Valladolid (1668), à Aranjuez ou à Lerna, à la même époque, l'animal est précipité du haut d'un promontoire dans une rivière ou un lac, puis il est attaqué à la nage ou en barque, jusqu'à sa mort. Le tout est jugé d'un grand effet comique, apprécié aussi bien par la foule que par le roi. Dans toutes ces courses se mêle le carnavalesque ; on voit des mannequins de paille lancés à la bête furieuse, des hommes déguisés ou se cachant dans des trappes ; la violence envers l'animal est habituelle ; il reçoit des fléchettes, on lui enfle des tiges dans les orifices du corps, ses cornes, enduites de résine, sont enflammées, des feux d'artifice lui brûlent le dos, etc.

De telles pratiques existent dans d'autres pays. Des encierros ont lieu en Angleterre, à Stamford et Tutbury ; des combats de taureaux avec des chiens à Birmingham et à Venise entre les XI^e et XVIII^e siècles. Elles s'inscrivent dans une attitude générale de dureté vis-à-vis du monde animal : coqs, chiens, fauves et ours combattant entre eux, ânes bâtonnés à mort, chèvres lancées du haut de clochers, volatiles accrochés à une corde puis décapités par tractions ou coups de sabres, chouettes clouées aux portes des granges. En majorité disparues des pays européens du Nord-Ouest entre les XVIII^e et XIX^e siècles, de telles pratiques perdurent, souvent jusqu'à nos jours, dans une Espagne repliée sur elle-même à partir du XVII^e siècle.

III. — Naissance de la corrida au XVIII^e siècle

C'est dans ce contexte de dérision et de violence qu'émerge la corrida aux origines encore assez mal connues. L'absence de recherches systématiques explique la pérennité des idées reçues et la variation des thèses au gré de découvertes ponctuelles. Il est cependant un point évident : la corrida se constitue complètement au XVIII^e siècle au moment où les courses chevaleresques périclitent. Cette substitution temporelle est à l'origine d'une théorie long-

temps restée en vigueur. Par esprit courtisan vis-à-vis des Bourbons, les nobles s'éloignent des courses, leurs auxiliaires prennent la place et créent la corrida. Un peuple inventif succède à une aristocratie déconsidérée, affadie, décadente.

Cependant, la découverte dans les archives d'une tauromachie populaire bien constituée dans la Navarre du XVIII^e siècle a obligé à délaisser cette thèse au profit d'une autre : la corrida serait née de la jonction de deux formes de courses. En Navarre existe une tauromachie à pied et professionnelle, inspirée du métier de bouvier, fondée sur la course, la feinte et le saut acrobatique. Le jeu de cape, la pose des banderilles sont déjà bien élaborés. Lorsqu'ils prennent la place des nobles en Castille et en Andalousie, les auxiliaires auraient donc procédé à une synthèse entre les courses nobiliaire et navarroise. L'existence de la tauromachie populaire décrite plus haut, aux formes multiples pratiquées dans diverses contrées, fait que cette thèse n'est guère plus satisfaisante que la première. Les textes du XVIII^e siècle montrent que la participation populaire est déjà importante dans les combats aristocratiques. A propos d'une course de 1659, l'abbé Bertaud note que les nobles se contentent de planter deux ou trois rejonas, les taureaux étant achevés par des « taureadores » et des gens du peuple. La comtesse d'Aulnoy affirme en 1692 que des hommes à pied interviennent en début du combat pour lancer des dards sur l'animal, puis à son terme pour le tuer à coups de poignard. La substitution est donc progressive et des formes de combat attribuées à la navarroise sont déjà présentes dans les courses nobles du XVII^e siècle.

Une nouvelle interprétation a été récemment présentée par B. Bennassar. Des recherches ont montré le rôle fondamental des abattoirs de Séville dans l'élaboration de la corrida. Dès le XVI^e siècle, ces bâtiments sont le lieu d'une sorte de toreo à pied : les employés s'amuse à courir les taureaux qu'ils vont abattre ; des spectateurs montent sur les toits afin d'assister aux combats. Pour mettre un terme aux dommages occasionnés, les édiles de la ville tentent d'interdire ces pratiques deux siècles durant, mais en vain. Là se forgent progressivement les techniques de l'esquive et de l'estocade. Lorsqu'ils cherchent des remplaçants aux nobles défaillants dans la première moitié du XVIII^e siècle, les mêmes édiles se tournent naturellement vers ces lieux :

les premiers toreros à pied payés pour leur participation sont d'anciens employés, l'un d'eux se nomme Miguel Canelo (1733). De son côté, s'il s'éloigne des courses, Philippe V tient tout de même à les contrôler. En 1731, il accorde à une confrérie des plus vieux lignages de Séville, la *maestranza*, le titre de Real et le privilège de les organiser.

Dès lors, entre 1730 et 1750, la corrida émerge et se constitue. En 1738, l'estocade à pied devient le point final de la course ; en 1743, une distinction est faite entre matadors et banderilleros, donc entre les différentes suertes. En 1744 apparaît la première mention des cuadrillas, équipes chargées de tuer le taureau ; cependant, B. Bennassar insiste à juste titre sur le fait que Séville n'est sûrement pas le lieu unique de formalisation de la corrida. Il faut plutôt envisager une évolution parallèle dans plusieurs villes et régions, à Ronda et à Grenade, en Castille et en Navarre, et une constitution progressive, à partir des abattoirs, sous l'impulsion de quelques figures : Francisco Romero de Ronda, peut-être l'inventeur de la *muleta* (littéralement béquille) ; Pedro Romero, son petit-fils, qui perfectionne, vers 1780, l'estocade à pied ferme, dite a recibir, consistant à empaler le taureau lors de sa charge sur l'épée pointée par l'homme immobile. Costillares, d'une famille de tripiers de l'abattoir sévillan, perfectionne les passes de cape et invente à la même époque l'estocade a volapié, le « Vol-de-Pieds », le torero s'élançant de 2 m environ sur la droite de l'animal immobile.

Cette formation s'accompagne de certaines évolutions. La course se professionnalise dès le XVIII^e siècle, les hommes exercent désormais à plein temps et œuvrent pour l'exclusivité du spectacle et une stricte codification. Pepe Hillo (1754-1801), fils de commerçants de l'abattoir de Séville, publie la *Tauromaquia* en 1796. Ils reçoivent l'aide de l'autorité publique qui veut canaliser une population habituée par la tauromachie populaire à participer dans une complète anarchie. Les voyageurs des années 1780 relèvent que les corridas commencent par la lecture d'un ordre du roi interdisant de descendre dans l'arène. Cependant, devant de nombreuses résistances, des concessions sont octroyées : quelques nobles dévoyés, comme le comte de la

Miranda, participent encore par pure gratuité ; le dernier taureau, les cornes garnies de boules (emboulé), est laissé au public qui s'exerce à l'esquive puis le massacre à coups de bâtons et de poignards. Les nombreuses pantalonades où l'on voit des mannequins, des singes enchaînés à un poteau, des hommes montés sur le taureau, des travestis prenant le chocolat au milieu de la piste, montrent que les liens avec les habitudes populaires sont encore très forts.

La construction des arènes est jugée préférable à l'utilisation des cirques antiques ; on les édifie à Séville en 1740, à Madrid en 1749, à Saragosse en 1764, à Ronda en 1784, elles jouent un grand rôle dans cette mise en ordre du spectacle. Une barrière sépare la piste des tribunes désormais payantes. Les gradins circulaires, et non rectangulaires comme dans les places des villes, permettent de mieux surveiller le peuple coincé entre les notables placés tout en haut et les forces de l'ordre rangées autour de la piste. Celle-ci en ellipse, pour ne pas donner d'angle de refuge au taureau, est flanquée d'un toril, d'une amenée de taureaux et entourée d'un couloir (*callejon*) pour la circulation protégée des aides.

Enfin, la création de la corrida s'accompagne d'une transformation du statut des animaux eux-mêmes. Dès le xv^e siècle, des ordres religieux possèdent des troupeaux de taureaux grâce aux dons propitiatoires en périodes de famines et aux dîmes payées en animaux vivants. Les Chartreux, puis les Dominicains de Jerez de la Frontera en Andalousie élaborent peu à peu, par sélection, une race de taureaux de combat qui succèdent aux animaux semi-sauvages capturés. Par la suite, les Jésuites de Séville, les Trinitaires de Carmona font de même. Au xviii^e siècle, de grands élevages laïcs se constituent et imposent la suprématie du taureau andalou, Cabrera, vers 1740, Vasquez, vers 1757, Vistahermosa, vers 1760, les deux premiers étant issus, par vente ou croisement, des troupeaux des religieux. Cependant, l'achat nécessairement coûteux de ces animaux et la recherche des bénéfices, à l'opposé de l'ostentation nobiliaire, inversent les proportions dans la profusion du sang. Le nombre des taureaux est le plus souvent limité à dix à la fin du xviii^e siècle. A l'inverse, les vieilles rosses des picadors, payées à vil prix, n'ont rien de commun avec les belles

montures des nobles et ne servent qu'à encaisser les coups pour fatiguer et exciter les taureaux. Comment ne pas voir là une dérision masquée à l'égard de la noblesse, un symbole de la passation des rôles ?

IV. — La mort en spectacle

On prétend souvent, à la suite de Montherlant, que la corrida est un sacrifice rituel. Or, rien n'est plus éloigné de la technique de mise à mort adoptée par la corrida que les pratiques sacrificielles juives (*Schehita*) et musulmanes (*Hâdi*), toutes deux courantes en Espagne. La Schehita, inspirée par les textes bibliques de l'*Exode* et du *Deutéronome* (XII, 20-27), consiste à trancher la plus grande partie de l'oesophage, la trachée, les artères carotides, les veines jugulaires du cou et les nerfs vagues récurrents par un mouvement d'aller et de retour d'un couteau spécial très affûté ; le Hâdi, avec quelques variantes, vise, lui aussi, à une saignée aussi complète que possible de l'animal. La notion de sacrifice implique également une consommation communautaire, en général festive, de la viande. Or, la viande du taureau de corrida est immédiatement dispersée dans le commerce comme viande de basse qualité, considérée légalement comme provenant d'un abattage d'urgence, parce que « stressée », selon les normes précisées dans le *Journal officiel* du 5 juin 1974 et privée de la saignée complète, prise, aujourd'hui encore, comme gage d'hygiène fondamental « Tout cela éloigne de l'idée d'une consommation inspirée par la recherche d'un prétendu pouvoir magico-religieux ». (D. Fournier, F. Saumade, 1989, p. 215).

Cependant, la corrida conserve certains procédés de l'abattage pratiqué dans les tueries, mot du xviii^e siècle pour abattoir. On sait par les *Encyclopédies* du xviii^e siècle, Savary des Bruslons, Diderot et par *La Grande Encyclopédie du XIX^e siècle* que les bovidés sont attachés par les cornes à un anneau scellé au sol. On les assomme alors, à coups de masse et, aussitôt, on pratique la saignée en tranchant les vaisseaux du cou. En Espagne, selon Roumengou plus sou-

vent qu'en France et encore très récemment, semble-t-il, on pratique l'énerivation, en glissant un stylet dans l'interstice agrandi par l'abaissement de la tête, entre les premières vertèbres cervicales, l'atlas et l'axis, et la base du crâne, interstice (2 ou 3 × 4 ou 5 cm) agrandi lorsque la tête est abaissée et peu protégé par les muscles. Selon le point du bulbe rachidien ou de sa base atteint par la lame, l'animal est soit frappé de paralysies diverses mais non d'insensibilité, soit tué par atteinte des centres respiratoires. La lame du poignard (*puntilla*) suit le même trajet mais elle sectionne plus largement le bulbe. De l'abattoir, la corrida retient donc le début et la fin de la mise à mort, comme le rappelle Sanchez Meijas, « couteau boucher qui se plante dans la nuque du taureau rebelle » (Fournier, *op. cit.*, p. 209).

La stratégie anatomique adoptée dans la corrida aboutit à une exécution finale à l'épée. C'est à cette arme « plus conforme à leur statut ascendant » (Fournier) que les inventeurs de la corrida demandent de faire oublier le couteau du boucher. Arme blanche, déjà obsolète, mais noble et militaire, l'épée donne son nom d'Espada au matador (tueur en espagnol, *matar*, tuer) et sa technique à l'étrange mise à mort de la corrida. En effet, sa longue lame pénètre dans la cage thoracique par le dos du taureau, elle s'enfile sous l'omoplate droite, elle se faufile entre les cinquième et sixième côtes pour atteindre les grosses artères péri-cardiaques (fig. 1). A l'abattoir comme à la corrida, il faut donc d'abord obtenir que le taureau baisse la tête. Le système naturel de défense de l'animal en est profondément affecté parce que les herbivores lèvent la tête pour détecter d'éventuels prédateurs ; de plus, ils la tournent en tous sens pour bénéficier d'une vision binoculaire, impossible au repos puisque leurs yeux sont séparés de 35 cm. Au début de la corrida, on cherche donc à « humilier » (*humiliar*) le taureau, à sectionner ou léser les muscles releveurs de la tête, en particulier le très dur ligament nugal, qui retient la tête en position haute ; c'est le rôle des picadors à cheval lors du premier tercio de la corrida.

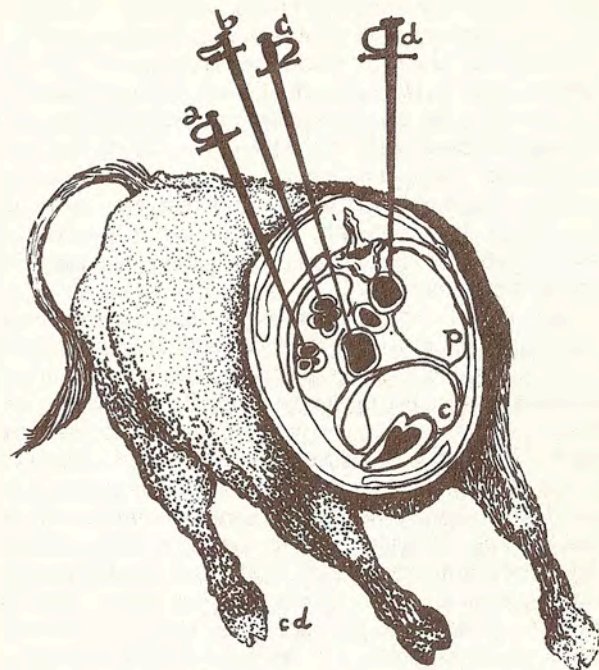


Fig. 1. — Taureau, coupe du thorax.

a / épée atteignant les vaisseaux du poumon ; b / épée atteignant la veine pulmonaire ; c / épée atteignant la veine cave ; d / épée atteignant l'aorte ; p : poumon ; c : cœur.

Une très habile solution pour obtenir la mort lente du taureau nécessaire au spectacle est de diminuer son volume sanguin. Une trentaine de litres de sang oxygène les quelque 500 kg du taureau, qui, à la différence du cheval, beaucoup mieux irrigué, est un piètre coureur, dont l'essoufflement est encore aggravé par les hémorragies qui, au-delà de 20 l, sont mortelles. Cependant, pour éviter de faire couler des flots de sang, les coups portés visent

à créer des hémorragies internes, recueillies si possible dans les poumons pour diminuer d'autant la capacité respiratoire du taureau. Contrairement au chasseur qui retire l'arme de la plaie pour la faire saigner au-dehors (comme dans les cas du *golletazo* et du *mete y saca*), le matador laisse ses épées (en général trois ou quatre, alors longues de 70 cm) plantées dans la blessure comme bouchon et pour montrer la justesse du coup. Quant au sang bien rouge, jugé décoratif, il est obtenu en piquant au-delà de la deuxième vertèbre dorsale, dans une des paires d'artères intercostales.

Pour augmenter les hémorragies internes, on soumet l'animal à de brusques déplacements. L'ancien *lienzo* (toile) des vachers ou des garçons d'abattoirs, traditionnellement rouge, est un leurre en étoffe que suivent certaines races de bovins. Le temps que met l'animal pour découvrir l'artifice du leurre et devenir « avisé » constitue l'unité de temps de la corrida. Parce que le taureau comprend vite, il faut en tuer plusieurs pour assurer une durée suffisante au spectacle. Le déroulement de l'action sur la piste dépend du taureau qui cherche un refuge, dit territoire (*querencia*). Si son choix n'est pas net, l'animal est traité de lâche (*manso*) alors qu'en réalité, ses mouvements, peu prévisibles, sont difficiles à parer. Il est toujours dangereux d'empiéter sur le territoire du taureau ; pour le matador, le meilleur emplacement d'attaque est la ligne de partage entre le terrain de l'homme et celui du taureau. Un torero avisé tire des effets spectaculaires de cette géographie invisible aux profanes, par exemple Litri s'agenouille en tournant le dos à un taureau épuisé, réfugié sur son terrain, subterfuge technique que le spectateur admire, le prenant pour une héroïque imprudence.

Les mouvements codifiés imprimés aux leurres, appelés passes, révèlent le style du matador. De leur choix judicieux, de leur élégance et de leur enchaînement dépendent les déplacements du taureau, sa fatigue et ses lésions, ainsi que de nouvelles habitudes imposées par le matador et enfin son placement en terrain favorable. La véronique,

où l'on présente la cape à deux mains au taureau, comme la sainte qui a essuyé le visage du Christ, compte parmi les plus anciennes passes.

La corrida est la conjonction d'une stratégie anatomique très savante et d'un sens théâtral aigu, qui maintient le « suspense » nécessaire à l'éclatement d'un triomphal dénouement, au cours de trois phases (*tercios*). Les picadors attendent alors le taureau dans l'arène. Il s'agit de créer une mêlée terrifiante, où s'affrontent taureaux contre chevaux, cavaliers démontés, piétons (*peones*), matadors ; une seule arme, la pique, une seule parade, les passes de cape et les évitements (*quiebro*). Le taureau doit à la fois recevoir de très nombreuses blessures, se montrer d'une extrême agressivité envers les chevaux qu'on lui présente à éventrer et sortir apparemment vainqueur de cette mêlée digne d'une chasse baroque peinte par Rubens. Le second tercio succède comme une acclamation. Il appartient au poseur de banderilles (*banderillero*), apparu dès 1743 comme un technicien fort apprécié puisque, selon Bennassar, il gagne dix fois le salaire d'un ouvrier spécialisé. Succédant à l'épreuve de force, c'est un défi d'agilité qui oppose le taureau à l'acteur, une sorte de numéro d'acrobatie qu'admire le spectateur qui, avec Pepe Hillo, juge le spectacle « très agréable ». La manœuvre surprend le taureau, trompé par des feintes et de brusques évitements. Les harpons, fichés dans le dos de l'animal pour augmenter la douleur et l'hémorragie, signalent de loin l'habileté du banderillero grâce à leurs manches enrubannés.

Le dernier tercio est celui de l'exécution du taureau. Pour la mise à mort par estocade, aurait été mis au point, vers 1726, un second leurre, la muleta, étoffe, soutenue par une baguette pointue (42 cm), maniée de la main gauche (naturelle de la gauche, *izquierda*) ou de la main droite qui tient aussi l'épée (*derechazo*). Les passes permettent de placer favorablement le taureau pour atteindre le point, « la croix » (en *la cruz*, sommet de l'omoplate droite). On peut viser la croix de diverses manières, souvent assez

hasardeuses : c'est « l'instant de vérité ». Le matador appelle (*cite*) le taureau pour le rapprocher ou pour bénéficier de l'élan d'une charge et tenter de le tuer *a recibir*.

A l'inverse du tireur embusqué et lointain, le matador semble braver le danger en s'approchant très près des cornes. Cette frontalité héroïque et théâtrale, qui déclenche l'émotion, constitue également une habile stratégie. La proximité de la corne lui enlève la puissance de la charge, qui ajoute la vitesse de la course (25 km/h) au poids du taureau (500 kg environ). Elle permet de très fines observations sur la taille de la pupille de l'animal, indicateur sensible de ses déplacements. Elle exploite aussi les faiblesses de l'œil non sphérique du taureau, fréquemment myope ou hypermétrope; appelé de très près, le taureau se recule pour voir le matador. Le fameux angle mort de vision, cône situé entre les cornes, sans doute plus petit qu'on ne l'a prétendu, mais réel, ainsi que l'angle de vision assez étroit du taureau sont ainsi habilement exploités tout en renforçant l'impression d'affrontement.

Le sang de l'animal, signature de la violence et élément émotionnel de la corrida, est très habilement mis en scène. Trop de sang, en particulier au sol renvoie brutalement à l'abattoir qu'à cette époque tout le monde connaît. On confie souvent une représentation métaphorique du sang à la couleur rouge, depuis toujours privilégiée dans le décor (bien qu'on sache, depuis les travaux du D^r Imbert en 1899 que tout ton vif est aussi efficace que le rouge). La corrida tolère le sang bien présenté : étalé sur le cheval ou sur le taureau, de préférence noir, car trop visible sur les pelages clairs (*jabonero*). Le sang vomé par la bouche de l'animal « ternit le succès du matador ». Certains matadors aiment s'enduire de sang, pour montrer qu'ils ne redoutent pas de gâcher leur onéreux costume et surtout pour simuler leur propre blessure. Dès l'origine, le sang est judicieusement dosé pour attirer sans horrifier.

Il en est de même pour la violence, d'une gestion raffinée. La férocité du premier tercio attire le public mais, par son outrage même, elle projette la plupart des spectateurs dans un univers inconnu et quasi imaginaire. De plus, le taureau aggrave son image de férocité en évenrant les chevaux. Au terme de ce combat apocalyptique, avec le détachement dédaigneux des fils d'hidalgos, fustigé par Cervantès, l'homme enfonce l'épée dans le

corps du taureau, l'absence de sang tient du prodige, le toro devient un mort vivant, il s'écroule comme foudroyé par la seule puissance de l'homme. Le premier et le dernier tercio l'un par exagération (trop de sang), l'autre par minoration (pas assez de sang), appartiennent plutôt au domaine de l'imaginaire qu'à l'expérience quotidienne d'un espagnol du XVIII^e siècle. Ainsi, cohabitent dans la corrida du XVIII^e siècle une violence paroxysmique, inimaginable, exhibée et une violence cachée, qui, seule, a pu subsister jusqu'au XX^e siècle. Le jeu d'inversion des réalités autour d'une mort infligée avec violence n'étonne ni dans un pays profondément marqué par l'esprit baroque, ni au siècle où le marquis de Sade donne son nom à l'inégalable volupté que procure la souffrance infligée à autrui.

V. — Débats sur les jeux taurins et la corrida (XV^e-XVIII^e siècles)

La tradition chrétienne dénonce et réprouve les jeux de cirque et, en effet, un théologien comme l'Inquisiteur Juan de Torquemada, en particulier dans la *Summa de Ecclesia*, (1489), condamne le danger gratuit et se montre ainsi héritier des saints Augustin, Jean Chrisostome ou Cyprien. Parmi les nombreux adversaires des jeux taurins se trouve le plus célèbre des théologiens, saint Tomas de Villanueva (mort en 1555) archevêque de Valence. Juan de Mariana (1536-1623), l'un de ses nombreux disciples, est l'auteur de la formule célèbre : « Vous désirez du sang ? Vous avez celui de Jésus-Christ » (*De Spectaculis*, 1609). Il n'empêche que des courses sont données à l'occasion de nombreuses fêtes religieuses; dès le XIV^e siècle, à Valladolid, on célèbre ainsi la Saint-Jacques, la Saint-Jean et les deux fêtes mariales du 15 août et du 8 septembre.

Le souvenir des jeux taurins sanglants, en vigueur à Rome jusqu'à Léon X (1521), l'insistance des Cortès de Valladolid auprès de Charles-Quint pour leur suppression, vers 1555, enfin l'esprit de la Contre-Réforme constituent sans doute les sources d'une bulle du pape Pie V qui condamne sans appel les jeux taurins. S'appuyant sur un précédent décret du Concile de Trente, supprimant le « détestable usage du duel... destructeur des corps et des

âmes », Pie V promulgue en 1567 la bulle *De Salute Gregi Dominici*.

« Considérant donc que ces spectacles où des taureaux et des bêtes féroces sont excités dans le cirque ou sur la place publique, sont ennemis de la piété et de la charité chrétienne et voulant abolir ces spectacles sanglants et honteux, de démons plutôt que d'hommes, et pourvoir ainsi... au salut des âmes, nous défendons et interdisons par la présente constitution que nous déclarons valable à perpétuité... à tous et à chacun des princes chrétiens, quelle que soit leur dignité, tant ecclésiastique que séculière... de permettre dans leur province... des spectacles de ce genre, où il y aurait des combats de taureaux et d'autres bêtes féroces ; ... Quant aux engagements... de donner ces combats de taureaux, pensant par là, mais bien à tort, honorer les saints... (c'est par) les joies spirituelles et les œuvres de piété, et non par ces sortes de jeux, qu'on doit honorer les saints et célébrer les fêtes de l'Eglise... »

Les jeux taurins disparaissent donc d'Italie, mais non d'Espagne, où, sous la pression de Philippe II, Grégoire XIII promulgue dès 1585 la bulle *Exponi nobis* : désormais, seuls les clercs et les moines doivent s'abstenir d'assister aux jeux taurins ; enfin, Clément VII, en 1596, restreint l'interdiction aux seuls moines. On a déjà constaté la très ancienne implication de l'Eglise espagnole et peut-être déjà hispano-américaine, séculière et régulière, dans l'élevage, le commerce et le bénéfice des festivités taurines, ceci expliquant cela. Des casuistes catholiques comme Lusitano ou Juan de Medina, théologien universitaire, en mettant l'accent sur la prudence et sur le respect des offices religieux, occultent « le carnage » qui, selon Juan Yañez Parladorio, « détruit atrocement... hommes et bêtes ». Désormais, ce sont des écrivains, parfois même Lope de Vega ou des poètes tels que Luis de Escobar qui dénoncent « la bassesse qui consiste à tuer si cruellement un animal innocent, par pure vanité ». Les économistes et les juristes surtout castillans et madrilènes demeurent de très fermes opposants, souvent au nom de leur foi « Quel chrétien peut tolérer de spectacle brutal, sanguinaire ? » écrit Yañez Joannis dans *Rerum quotidianarum liber alter*

(Salamanca, 1559). L'argument économique apparaît très tôt. Alonso de Herrera, en 1513, dénonce le gaspillage de terres, de force motrice et de main-d'œuvre. La polémique économique, morale, et religieuse au sein d'une Eglise en contradiction avec sa propre autorité et même sa doctrine jalonne sans répit des siècles de jeux taurins.

Au XVIII^e siècle, la toute nouvelle corrida obtient un certain succès social attesté par les relations de voyages de la fin du siècle.

Les grands périodiques comme *El Diario* de Madrid, évoquent l'actualité taurine, les toreros à la mode et fondent la critique statistique. Des artistes comme Antonio Carnicero, s'emparent du sujet. Dans une phrase courte et allusive d'une lettre à Zapater, Goya ferait allusion à sa pratique taurine, mais s'il a laissé des portraits de matadors, il a aussi peint de grands opposants à la corrida, Jovellanos et Don Jose Vargas Ponce. Sur certains cartons de tapisserie, il représente la scène courante d'enfants jouant au taureau. Plusieurs de ses petits tableaux de corrida, peints vers 1743, décrivent un premier tercio dramatique et sanglant. La centaine de ses dessins taurins, montre son beau talent d'animalier, mais elle pèse peu face aux cinq cents dessins exécutés à Sanlucar de Barrameda (1796) où la corne ne point guère, bien que la propriété domine le Guadalquivir et que la belle duchesse d'Albe ait offert une cape à Romero, représentée par Goya. Dans sa série gravée, rapidement exécutée entre 1815 et 1816, Goya illustre la *Lettre historique sur les origines et l'évolution des courses de taureaux en Espagne*, de Moratin (1777), chaud partisan de la corrida pour sa valeur exemplaire. Goya montre d'intéressants petits taureaux de l'ancienne race navarraise, élevés en Aragon, des matadors et des acrobates taurins à la mode ainsi que la mort de Pepe Hillo (1801) qui, parmi les premiers, qualifie la corrida de fête nationale et fustige les opposants : des jaloux, des peureux et des faibles. La *Tauromaquia* de Goya, peut-être bridée par le texte, demeure bien loin du souffle épique des *Désastres de la Guerre* ou de la *Maison du Sourd* qui, appliqué à la corrida, l'aurait magnifiée. Les planches narratives ne dénoncent ni ne justifient la corrida, elles donnent simplement à voir de superbes images de taureaux. Ses dernières lithographies tauro-machiques, exécutées de mémoire à Bordeaux, expriment la nostalgie d'une Espagne disparue. Les corridas aujourd'hui appelées goyesques, créées en 1928 à Saragosse, sont en réalité un simple défilé des costumes en usage à l'époque de Goya.

L'Église espagnole continue alors à rester très discrète. Les liens avec les corridas sont renforcés par le fait que la plupart d'entre elles sont organisées au profit des institutions charitables et hospitalières, toutes contrôlées par le clergé. Outre les religieux, certains clercs s'investissent à titre personnel dans l'élevage des taureaux : en 1761, le prêtre de la Rota (province de Cadix) constitue un élevage réputé qu'il cède à un confrère trente ans plus tard. D'après Davillier et Doré (1862-1864), des moines se font toreros à l'époque de Pepe Hillo. À côté de l'intérêt financier, la réduction du nombre des blessés et tués par la mise en ordre du spectacle a pu conforter l'Église dans une prudence qui rend le spectacle acceptable.

L'opposition vient plutôt des progressistes de l'*Illustracion*, mouvement de pensée dû à la forte influence française caractérisée par l'admiration pour la monarchie administrative de Louis XIV et de Louis XV et par la diffusion des idées des Lumières. Il ne concerne qu'une petite élite passionnée par le bien public, reprenant à son compte l'esprit traditionnel de croisade pour l'exercer à la rénovation de l'Espagne : quelques grands aristocrates libéraux, les comtes d'Aranda ou Campomanes, des membres des petite et moyenne noblesses du Nord instruites et ouvertes à l'influence étrangère, comme Jovellanos, l'ami de Goya, des bourgeois, constituant le gros de l'effectif, et même quelques artisans. Ils ambitionnent de réduire les superstitions et la crédulité pour développer l'esprit critique, d'éduquer et de moraliser les populations pour les sortir de l'ignorance, de moderniser l'économie, surtout l'agriculture. À l'instar des physiocrates français ou anglais, beaucoup, notamment Campomanes et Jovellanos, entendent favoriser les cultures aux dépens de l'élevage extensif, développer la production, faire naître une paysannerie prospère. La plupart sont cependant modérés, bien différents des philosophes français. La réforme d'un peuple et d'un clergé ignorants doit s'appuyer sur le pouvoir absolu d'un prince éclairé. Une foi dépouillée des superstitions est compatible avec le rationalisme et l'esprit

scientifique. L'ouverture aux idées nouvelles doit respecter l'identité nationale.

Cet état d'esprit conduit nombre d'entre eux, comme l'écrivain Sarmiento, le bénédictin Feijoo, Clavizo y Fayardo, Jose Cadalso, Jovellanos entre autres, à s'opposer à la corrida au nom de trois arguments. Économique : les pâturages des taureaux entravent le développement des cultures et de la production ; le sacrifice des chevaux, des dizaines par an à Madrid, entraîne un déficit en force de traction ; les courses provoquent la perte de multiples journées de travail. Moral : le mélange des sexes dans les arènes favorise le libertinage ; le public vient se délecter des blessures et du sang des hommes ; il s'agit d'une régression vers les jeux barbares de Rome. Social : selon Leon de Arroyal dans *Du pain et des taureaux* (1796, autrefois attribué à Jovellanos), la corrida est l'opium d'un peuple assoupi, distribué par une noblesse défaillante qui peut ainsi continuer de gouverner. Elle symbolise une « Espagne décrépète et superstitieuse », devenue la risée des étrangers.

Or, ce discours obtient quelque audience auprès des Bourbons. Déjà Philippe V, réticent, avait refusé d'organiser des courses royales à Madrid durant plus de vingt ans (1704-1725). Ferdinand VI (1746-1759) interdit toutes les courses en 1754, à l'exception de celles de bienfaisance. Les successeurs, qui laissent entrer les idées nouvelles venues de France, se montrent tout aussi réservés. Charles III (1759-1788) qui se veut despote éclairé, ami des arts et des lettres, qui expulse les jésuites, lance un programme routier et rêve de transformer l'Andalousie en riche terre agricole, professe de l'aversion pour la corrida et veut ramener le peuple au travail. Il fait restreindre le nombre des courses en province et livrer du médiocre bétail à Madrid pour dégoûter le public. Au début de son règne, Charles IV (1788-1808) donne plus de liberté aux villes pour organiser des courses de charité, mais il interdit totalement la corrida en 1805. Négligée par la noblesse, critiquée par l'élite du pays, sa suppression ne suscite guère de résistances.

Chapitre II

LA CORRIDA EN ESPAGNE AU XIX^e SIÈCLE

I. — L'élevage du taureau

Le rétablissement de la corrida en 1808 relance l'élevage de taureau de combat où s'affirme définitivement la suprématie de la race andalouse au détriment des races de Navarre et d'Estrémadure. Les *ganaderias* (élevages) restent traditionnellement groupées en trois régions. L'Andalousie au sud du Guadalquivir inclut les cités taurines de Cadix, Xérès (Jerez), Ronda et Séville; la zone centrale, castillane, s'étend au nord de Tolède entre Talavera de la Reina et Madrid; la région d'Estrémadure, autour de Salamanque, atteint à peine Zamora. Le nombre des élevages n'a cessé de croître, si bien qu'en 1904, les éleveurs andalous se regroupent en Union des éleveurs de taureaux de combat (UCTL), bientôt concurrencée par une autre association. En 1935, on compte 120 ganaderias importantes, dont la guerre civile n'a laissé subsister que les troupeaux de Basse-Andalousie, relativement protégés par les troupes franquistes, tandis que l'Aragon, la vieille Castille et le nord de l'Andalousie sont restés plus longtemps sous domination républicaine, peu favorable aux vastes propriétés. Les propriétés (*fincas*) sont vastes car un taureau de 3 ans consomme 60 kg d'herbe fraîche et 100 l d'eau par jour (1 à 2 ha/an; UGB: unité de gros bétail, UGB/1 ha en France, UGB/20 ha au Mexique). L'apparition, généralisée au XX^e siècle, des nourritures d'appoint (pienso, fève, avoine..., betterave, pois chi-

ches, etc.) restreint la surface jusque-là nécessaire et modifie l'aspect du problème agraire antérieur.

On appelle élevage de taureaux de combat des entreprises agricoles où cet animal ne constitue en fait qu'une part infime du troupeau. Pour obtenir 50 taureaux de combat, il faut 500 têtes (100 veaux mâles et femelles, 50 taureaux de 2 ans, 80 de 3 et 4 ans, 60 vaches de 5 et 6 ans, une trentaine au-delà). Une diversification des produits est indispensable, comme le montre l'enquête de 1931, lancée par les éleveurs de l'UCTL, alors menacés par une réforme agraire républicaine.

On trouve à l'élevage de Romero : 126 bêtes de boucherie, 75 de combat, 2 000 moutons, 300 chèvres, 800 porcs, 100 chevaux; le rapport moyen entre les taureaux de combat et les têtes de bétail est de 0,6%; dans les plus célèbres élevages, il est de 1%, chez Vallamarta et Miura 0,82% (3 387 ha), Domecq 0,5%, A. Martin 0,1%. La diversification des produits a toujours été impérative (alcools de Domecq, riz Camarguais de F. Colombeau). Le taureau de combat de 5 à 7 ans, se vend (vers 1910, selon E. Noel) six fois le prix d'un bœuf. Les taureaux de combat peu présentables sont vendus à des fêtes populaires ou se confondent avec l'élevage d'embouche.

De très nombreux croisements entre races et des morcellements d'élevages par héritages rendent la généalogie des taureaux de combat très compliquée. De grands noms subsistent, Pablo Romero (1885), Joaquin Buendia, Carlos Urquijo et Concha y Sierra à Séville, Galache à Villavieja de Yeltes (1865), comte de la Corte à Badajoz. Parmi les plus célèbres, Antonio Miura, au nom basque, fils d'un chapelier de Séville, crée en 1842 un élevage dans sa propriété de Zahariche. Il a l'idée de croiser son troupeau de race Cabrera avec des Vistahermosa, pour obtenir une meilleure charge, puis avec des Navarrais. Eduardo II Miura, successeur de son frère en 1893, fournit le taureau qui tue Espartaco, événement qui assoit définitivement la réputation terrifiante des Miura.

Le taureau espagnol, comme tout animal domestique, descend d'un animal sauvage, peut-être de l'aurochs clair du sud de l'Europe et d'Afrique du Nord. Cependant, contrairement à une idée

très répandue, ce n'est pas un animal à part, son nombre chromosomique (selon Gouy, 2 N = 60) est le même que celui des autres bovins domestiques. Par nature, le taureau est surtout indolent, et même paresseux, Lafitte le juge « naturellement pacifique », aspirant à préserver sa tranquillité. Très émotif, il bouge les oreilles avant de charger. Doté d'une mémoire prodigieuse, il est capable d'attachement pour un cheval ou un homme, les histoires du taureau apprivoisé reconnaissant dans l'arène son maître en larmes qui l'appelle ne se comptent plus. Il n'attaque jamais sans raisons, par peur ou pour se défendre, surtout hors de son environnement familial. Le matador Belmonte raconte comment sa cuadrilla, en promenade dans un élevage, s'efforce en vain de rendre un taureau combatif : « Fatiguer un taureau en champ libre est pratiquement impossible pour un homme seul. » Les charges du veau nouveau-né ne constituent pas une preuve d'agressivité innée mais on en ignore la cause. A une époque où les travaux scientifiques tendent à dénier toute localisation cérébrale à la violence et à contester l'existence du « génome du crime », il est difficile d'admettre une « férocité innée » du taureau. C'est le développement artificiel de son agressivité défensive qui le rend propre à la corrida.

Depuis des millénaires, on sait croiser les espèces ou accentuer les consanguinités. Jadis, on parquait avec des vaches dix ou vingt taureaux sélectionnés, nombre réduit par la suite à quelques étalons, et, plus récemment, à un seul. Les bons étalons sont très recherchés, parfois des taureaux graciés ou volés lors d'un transport. Pour sélectionner les étalons ou les taureaux de combat, les éleveurs testent le bétail au cours d'épreuves (*tientas*), généralisées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans de petites arènes privées où un picador les pique légèrement. Les vaches combattives deviennent « vaches de ventre », les autres, « rebuts de tienta », sont engraisées pour la boucherie. Une seconde sélection pour mâles et femelles de deux ans réduit encore le nombre des candidats au combat.

Les taureaux de corrida du XIX^e siècle sont imposants parce qu' âgés. Sur l'aspect flatteur de l'animal et de ses cornes repose la crédibilité du combat; on évite des cornes dissymétriques, trop ouvertes ou resserrées, trop droites ou trop courbées. Cependant, ce sont les traits de comportement du taureau que les aficionados nomment

« qualités morales » qui confèrent leur notoriété aux élevages parce qu'elles rendent le combat possible. Les aficionados appellent l'agressivité bravoure. On la développe par sélection génétique et tout simplement en privant les taureaux de femelles. Dans l'arène, la solitude du taureau s'oppose radicalement à ses très fortes tendances grégaires et renforce ses fonctions défensives qui, très souvent, sont, non l'attaque, mais la fuite. On qualifie alors le taureau de « lâche » (*manso*) et, au XVIII^e siècle on livre l'animal aux chiens, ou aux banderilles de feu (munies de pétards). Il est probable que c'est par un désir paroxystique de s'échapper que le taureau aggrave la blessure de la pique en poussant le groupe équestre, comme une femelle piégée se mutilé pour retrouver sa liberté. Il ne s'agit pas d'un mystère, comme on le lit souvent, ni d'une recherche d'héroïsme, comme le suggère l'expression traditionnelle « il se grandit au fer », attitude qui soulève l'enthousiasme des foules.

La « noblesse » est l'aptitude du taureau à suivre le leurre et à charger droit sans dévier. La « suavité », consiste à baisser la tête dans la cape, sans donner de coups de cornes. Grâce à son *alegria*, le taureau s'engage pleinement dans le combat. Le mot caste, utilisé comme synonyme de bonne race, désigne aussi la vigueur au combat. Ces dénominations, venues du vocabulaire chevaleresque, sont aussi artificiellement plaquées sur l'animal que les caractères sélectionnés parce qu'ils rendent l'action du torero possible : si l'animal « brave » suit le leurre, le matador peut le déplacer; si le taureau « noble » charge droit, le matador peut esquiver la charge par une légère inflexion du corps (*quiebro*); si le taureau « suave » ne donne pas de coups de corne hors de la muleta, le matador échappe aux blessures. Ces caractères sont en fait des erreurs de stratégie du taureau. Suivre le leurre au lieu d'attaquer l'homme, c'est se tromper de cible; charger droit, c'est supprimer l'imprévisible, imparable pour l'homme, comme le montre la mort de Paquirri. Surtout, résister de front au lieu de fuir, c'est

permettre au matador de se différencier du garçon d'abat-toir, qui poignarde par derrière, ou du chasseur qui poursuit le gibier. Enfin, présenter toutes ces « qualités » c'est, pour le taureau, accepter une collaboration conduisant à sa destruction, ce qu'exprime bien l'expression « noble à en mourir » (*Sud-Ouest*, 19 septembre 1992). Vercors, dans *Les armes de la nuit* (1947), constate que « L'erreur première du taureau, c'est de croire au combat ».

II. — L'évolution du spectacle

Jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle, les taureaux sont amenés aux arènes en troupeaux conduits par des bœufs (*cabestros*) et sont placés dans le toril la veille ou le matin de la course. A partir de 1860, le voyage en train se développe peu à peu. D'après Mérimée et Gautier, les animaux seraient préparés par des piqûres et des frictions d'acide nitrique afin d'exciter leur rage. Le nombre des animaux combattus à chaque spectacle diminue encore ; passant d'une dizaine en moyenne à six dans la seconde moitié du siècle. A Madrid, des corridas dites « entières » parce qu'elles ont lieu le matin et l'après-midi, sont organisées jusqu'en 1828. La corrida de cette époque reste un rude combat. L'affrontement avec les picadors est un moment essentiel, spectaculaire, attendu du public, où se juge la valeur du taureau, où le sang coule à flots. Armés d'une lance dotée d'un bourrelet de corde à la base de la pointe, deux picadors reçoivent l'animal dont l'élevage est indiqué par la devise, flot de rubans colorés fixé dans la peau au moyen d'un crochet. Les piques sont nombreuses, autour d'une dizaine, mais les chiffres de 18 à 20 ne sont pas rares. Une diminution s'effectue à la fin du siècle : à Mont-de-Marsan de 1892 à 1928, la moyenne est de 5,4. Les chevaux, un œil bandé, aux oreilles remplies d'étope mouillée, sont soulevés, éventrés, Goya montre leurs boyaux flottant sous le ventre ou s'épanchant à terre. Ils agonisent au sol, le taureau s'acharne sur eux pendant que le picador est dégagé, ou sont éva-

cués, puis garnis de paille à la place des entrailles manquantes, et recousus à la hâte pour servir encore quelques instants en piste. Excréments, intestins, cadavres jonchent la piste, dégageant une odeur de charnier. On estime que chaque taureau tue de 0 à 2 chevaux (1 en moyenne à Mont-de-Marsan de 1892 à 1928, fig. 2), mais certains de 3 à 5 et quelques-uns entre 8 et 15. De tels taureaux déchaînent l'enthousiasme : Sierra, combattu à Cadix en 1844, envoie tous les hommes à l'hôpital et tue 9 chevaux. Une réprobation croissante, notamment de la part des étrangers, conduit à l'abandon de l'usage des chiens, vers 1860, puis de la *media luna* en 1880. Pour les taureaux mansos, les banderilles de feu restent en usage.

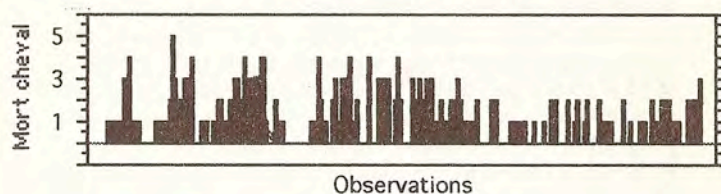


Fig. 2. — *Mort du cheval*, corridas, Mont-de-Marsan 1892-1928.

L'estocade est toujours le moment prédominant du troisième tercio, le travail de la muleta se limitant à quelques passes pour préparer l'animal. Les toreros de l'époque sont avant tout des tueurs très athlétiques et agiles, au jeu fondé sur l'esquive. L'estocade *a recibir* est encore dominante, mais le volapié, moins dangereux, s'impose peu à peu. Il suppose un plus long travail préparatoire sur l'animal, avec les piques et les passes de capes pour le rendre aplomado (alourdi). Le jeu de cape et de muleta se développe progressivement. Montes (1808-1851) est le premier à l'étoffer, à l'utiliser régulièrement, à l'orienter vers l'aspect décoratif. Cuchares (1818-1868), qui évite le recibir et n'hésite pas à distraire l'animal pour le tuer par surprise, enrichit le répertoire d'inventions per-

sonnelles et impose les passes de la main droite. Plus tard, Cayetano Sanz (1821-1891), puis Lagartijo (1841-1900) annoncent en filigrane le toreo du ^{xx}^e siècle. Dans cette corrida-combat, les blessures sont nombreuses et les décès sont assez fréquents : une estimation fixe ceux-ci à 20 toreros et 16 novilleros au ^{xix}^e siècle (Espagne et France), mais le degré réel de dangerosité, c'est-à-dire le rapport entre le nombre des combattants morts et celui des taureaux tués, n'a jamais pu être exactement évalué, parce qu'impossible à établir. De nouvelles recherches d'archives, comme les documents réunis par F. Lopez Izquierdo sur une des arènes de Madrid (*Plaza de toros de la Puerta de Alcalá*, 1739-1874, 1985) font ressortir de très nombreux toreros non répertoriés par la liste de Cossio, base d'évaluation numérique désormais insuffisante.

Profitant d'une autorité incontestée, Montes, le torero le plus important du siècle, achève la mise en ordre du combat (*lidia*) en publiant en 1836 *La tauromachie complète*, connu grâce à des journalistes comme Santos Lopez Pelegrin, dit Abenamar, journaliste de *El Mundo*, puis de *El Correo nacional*, où, avec El Estudiante, il diffuse le traité. A cette époque, les picadors sont très indépendants. Ils défilent devant les banderilleros et les toreros en un ordre hérité des courses nobles, et certains sont très célèbres, tels Calderon et Sevilla auquel Mérimée consacre plus de pages qu'à Montes. Or celui-ci entend donner la direction du combat au torero, pratique introduite par El Sombrero dans les années 1820, et mettre un terme à une certaine anarchie où chacun se mettait en valeur : il place la cuadrilla sous l'autorité du matador, désormais seul habilité à tuer le taureau, fixe le nombre des aides, deux picadors, trois banderilleros, qui alternent par ordre d'ancienneté, limite le rôle des picadors au premier tercio, car ils restaient alors jusqu'au second, établit l'ordre exact des jeux et le catalogue des suertes. Ce traité constitue une des bases pour le premier règlement taurin de 1852, mais les picadors gardent encore tout leur prestige. Dans les années 1830-1860, les toreros prennent l'ha-

bitude de couper les oreilles des taureaux que le public leur accorde pour éviter que les bouchers les vendent à leur profit. A la fin du siècle, Mazzantini impose le tirage au sort des animaux, jusque-là choisis en priorité par la première épée où par le torero le plus ancien. Cependant, cela conduit aussitôt les plus célèbres, tel Guerrita qui domine dans les années 1890, à préférer des courses fondées sur des élevages de bêtes faciles.

Montes fixe de façon presque définitive l'habit dit de lumière. Les auxiliaires des courses chevaleresques, les toreros de la première moitié du ^{xviii}^e siècle portaient la livrée des serviteurs des nobles, en cuir et daim. Au milieu du siècle, le costume des élégants s'impose, en particulier en Andalousie, sous l'action de l'aristocratie qui l'offre aux grands toreros, Jose Romero ou Pepe Hillo.

Il est alors constitué d'un justaucorps à jabot, d'une longue jaquette avec revers et épaulettes de soie, galons et boutons, d'une ceinture de soie, d'une culotte courte et de bas ; les longs chevaux sont rassemblés dans le cou par une résille protectrice. Alors que le costume civil se simplifie et perd son ostentation nobiliaire au ^{xix}^e siècle, celui des toreros n'est que légèrement transformé par Montes : très raccourcie pour éviter les cornes, la jaquette devient la chaquetilla aux épaulettes renforcées et enrichies ; le gilet à col ouvert et foulard remplacent le justaucorps ; la culotte en satin (*taleguilla*) est moins ample ; les escarpins, plus ouverts, perdent leurs boucles. Avec la mode des cheveux courts, la résille est remplacée par un postiche (*mona*) fixé à une mèche (*coletta*). Montes impose aussi la toque de velours (*montera*) qui succède au tricorne.

La mise à l'écart du public s'accroît. La pratique du taureau emboulé se raréfie dans la première moitié du siècle et se transforme, puisque l'animal est de moins en moins souvent tué par la foule. Celle-ci reste cependant très présente : la veille, elle se porte au-devant des bêtes pour un encierro improvisé et se rend au toril pour les juger ; le lendemain, elle envahit l'arène avant le combat, la garde nationale doit souvent intervenir pour la déloger, puis après la mort du dernier taureau pour le voir de près. La corrida garde son origine populaire profondément ancrée. On y pratique des bravades (*desplantes*) telles que des coups sur le mufle, des caresses avec l'escarpin, des agenouillements et aussi des acrobaties diverses comme la pose des banderilles assis sur une chaise, des sauts à la perche et des pantalonnades avec des picadors costumés

en turc. Parfois, des ânes, placés sur un bateau d'osier, sont massacrés par le taureau. Ces usages, pratiqués par des toreros aussi célèbres que Montes ou Cuchares, donnent naissance à des spectacles spécialisés dans ce registre (*mojigangas*) dès le début du XIX^e siècle : toreros bouffons ou nains, toreros à bicyclettes, combats d'animaux, notamment entre taureaux et bêtes sauvages, très à la mode jusqu'à la première guerre mondiale. À côté des corridas et des courses royales qui se maintiennent jusqu'en 1902 (avènement d'Alphonse XIII), les novillades apparaissent dans le courant du XIX^e siècle, à des dates diverses, difficiles à préciser dans les villages. Des veaux (*becerros*) et des *novillos* (jeunes taureaux) sont courus, parfois sans être tués, par la population ou par des apprentis combattants.

D'abord réservées aux plus grandes villes, le plus souvent en bois (Valence, 1798, Séville, 1733, Madrid, 1743), puis en pierre (Valence, 1860, Madrid, 1875, Saragosse, 1895-1917), des arènes s'édifient alors dans les localités de quelque importance qui abandonnent les places municipales. Elles appartiennent aux communes, voire à des hospices (Valence) qui les gèrent directement ou les afferment à des imprésarios pour des courses qui ont lieu le plus souvent le lundi, puis le dimanche, à partir de 1862 à Madrid. Elles disposent d'une chapelle pour prier avant le combat, d'une infirmerie avec un chirurgien et un prêtre. La capacité de certaines d'entre elles, par exemple de 10 à 12 000 spectateurs à Madrid, proportions inconnues dans les autres pays, explique le retentissement médiatique des faits et gestes des toreros.

Les toreros sont le plus souvent andalous, 70% des plus célèbres dans les années 1830-1870, issus de catégories sociales modestes, fils de petits paysans, artisans, domestiques, employés des abattoirs, gitans. À côté des capeas et des élevages, les abattoirs jouent toujours un rôle primordial dans leur instruction. La création en 1830 d'une école de tauromachie auprès des abattoirs de Séville entérine et renforce cette fonction. Dirigée par Pedro Romero jusqu'à sa fermeture en 1834, elle forme quelques figures célèbres, dont Montes. Souvent violents, dépensiers, libertins, buveurs, fréquentant les tavernes, les

filles de joie et quelquefois les brigands, les toreros des années 1800-1870 affichent un mode de vie atypique. Un certain élargissement du recrutement auprès de la petite bourgeoisie (Montes, Mazzantini), des négociants (Pepete), des militaires (El Salamanquino) et même de l'aristocratie, comme Guzman, cas unique mais révélateur, impose peu à peu un changement de conduite. Montes adopte un train de vie nobiliaire et initie une gestion avisée de la carrière, dont une augmentation des salaires. Guerrita se conduit en véritable homme d'affaire qui, le premier, discute àprement les contrats. Les toreros de la seconde moitié du siècle prennent goût au luxe, se mêlent à la jeunesse dorée, aux riches éleveurs, à la noblesse. Frascuelo se rend au théâtre, hante le monde de l'aristocratie et du pouvoir. Mazzantini incarne le torero cultivé, reçu par le Tout-Madrid.

Leur renommée dans le peuple tient d'abord à l'orchestration médiatique des combats dont l'histoire est scandée de rivalités depuis celle de Pedro Romero et de Costillares, à la fin du XVIII^e siècle. Dès la reprise des corridas au début du XIX^e siècle, les journaux, et les revues théâtrales, puis les premières revues tauromachiques spécialisée (*Tauromaquia*, 1848), amplifient les rivalités qui, entre 1846 et 1853, opposent Cuchares à El Chiclanero ou montent de toutes pièces un conflit entre Frascuelo et Lagartijo (1868 à 1885) pour passionner le public et l'attirer aux arènes. Aux oppositions tauromachiques s'ajoutent, à partir de l'invasion française de 1808 des prises de parti politique. L'arène devient une tribune où libéraux et conservateurs encouragent leurs champions, par exemple Juan Leon et El Sombrerero dans les années 1820, quitte à les fabriquer, comme le « monarchiste » Frascuelo et le « républicain » Lagartijo.

III. — Débats politiques et éthiques sur la corrida

La guerre d'Espagne joue un rôle majeur dans le changement d'image de la corrida. Voulañt plaire à ses nouveaux sujets, Joseph Bonaparte se fait dévot, se convertit à la cuisine espagnole et... rétablit la corrida en 1808 dont il saisit l'influence sur le petit peuple. Ferdinand VII

(1813-1833) l'inscrit dans sa politique de réaction aux idées des Lumières et de la Révolution française. Dès son retour en 1814, il réinstalle l'Inquisition, rappelle les Jésuites, supprime la franc-maçonnerie et restaure officiellement la corrida. Il crée une école de tauromachie confiée à Pedro Romero l'année même (1830) où il ferme les universités et prétend se faire éleveur en s'offrant l'élevage Vazquez. L'attitude des Bourbons s'infléchit sensiblement en faveur de la corrida : Isabelle II songe à anoblir Montes, Alphonse XIII se déclarera aficionado. Ils sont suivis par une partie de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui, par conviction ou par démagogie au regard de la faveur populaire et du contenu politique sous-jacent, s'intéresse à la corrida, investit dans les élevages, soutient les initiatives en faveur des écoles taurines et reçoit les toreros célèbres.

Vers 1854, la pensée espagnole est influencée par le krausisme venu d'Allemagne, introduit par Julian Sanz del Rio, incluant un projet de réforme. Sorte de « rationalisme harmonique », le mysticisme krausien, bien accordé à la spiritualité espagnole, n'est pas favorable à la corrida, car il condamne la cruauté envers un être sensible. Une femme écrivain (Caballero) soutient que le manque d'amour engendre des guerres dont sont victimes les innocentes créatures de Dieu, animaux compris. Guerola (1876), Nielasio Mariscal (1902) ou Navarrete (1901) prônent explicitement la reconstruction de leur patrie en excluant la cruauté des corridas, nuisibles à l'homme qu'il déprave, à l'animal qu'elles torturent ainsi qu'à la réputation de l'Espagne. Le krausisme décline dès 1876, mais son influence perdure, en particulier dans la pensée d'Ortega y Gasset.

L'opposition à la corrida se manifeste au sein d'une partie de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui qualifie les toreros de bouchers. Elle se ravive après 1860, avec l'essor de forces démocratiques et républicaines désireuses de régénérer l'Espagne. A l'occasion de blessures ou du décès de toreros, des députés et des sénateurs demandent l'interdiction de la corrida, en particulier

en 1862. En 1877, le marquis de San Carlos est appuyé par la Société économique de Madrid. En 1878, le sénateur Olivan propose l'abolition des piques dans les trois ans et de la mise à mort dans les cinq ans, pour faire entrer l'Espagne dans le camp des vraies démocraties et pour montrer que « nous ne passons pas notre vie habillés en toreros à jouer des castagnettes au son de la guitare ». Aux Cortès de 1893, des républicains proposent la suppression de la corrida pour des raisons humanitaires, jugeant la cruauté sur l'animal nocive pour la psychologie humaine et nuisible à la réputation de l'Espagne. L'Institut des réformes sociales réussit à faire inclure la corrida dans la loi de 1904 sur le repos dominical, mais sous la pression des aficionados, elle ne dure qu'un an.

Le désastre militaire subi par l'Espagne en 1898 exacerbe les positions parmi les écrivains « fils de 98 », nés autour de 1880, actifs vers 1910 et jusqu'au milieu du siècle. La définition d'une hispanité authentique est au centre de toutes les discussions. Pour les uns, la corrida est un élément fondamental de l'hispanité et devient une constituante du patriotisme ; ils organisent une « corrida patriotique » à Madrid l'année même du désastre. Dans son roman devenu célèbre, *Arènes sanglantes*, le républicain Blasco Ibañez caricature le patriotisme taurin par cette déclaration : « Ils ont des navires, ils ont de l'argent... mais tout ça, c'est de la gnognotte, ils n'ont pas de toros, vive... la terre de mes aïeux, Olé les preux » (p. 48). Cependant, soixante-deux ans plus tard, Cossio écrit encore : « Les toros ne peuvent mourir, car alors mourrait l'Espagne. » A l'opposé, d'autres partisans de la régénération de l'Espagne prônent la suppression de la corrida, tenue pour responsable de la décadence nationale.

Les intellectuels admettent alors que la corrida est digne de réflexion, non sans réticences implicites. Les textes taurins restent souvent marginaux dans leur œuvre. Menendez Pelayo écrit épisodiquement sur la « terrible et colossale pantomime dramatique ». Ortega y Gasset n'écrit jamais l'ouvrage projeté. Benavente évolue au point de changer de parti. D'autres défendent des positions contradictoires, désapprouvant un spectacle où ils vont assidûment, tel

Perez de Ayala et son *Politica y toros* (1918). Plusieurs aficionadados plus constants se retrouvent dans une commune admiration pour Belmonte. Maranon loue globalement toute forme d'activité humaine, corrida comprise.

Certains vont jusqu'à inverser les positions en affirmant que la vie est une tragédie tauromachique, mais c'est la sportivité qu'Ortega y Gasset propose comme mode d'existence. Dans *La Chasse comme sport*, il compare la chasse et la corrida, pertinemment puisque les matadors chassent sur leurs terres. Ortega donne la chasse comme source du premier tercio et il juge indispensable que les armes soient volontairement anachroniques, comme dans la corrida. Cependant, Ortega, par une contradiction qui n'est pas rare dans son œuvre, se demande si l'homme peut infliger la douleur à un être sensible.

À l'opposé d'Ortega, Eugenio Noel, entier jusqu'à l'obsession, se consacre à une double lutte contre la corrida et le flamenco. Son livre sur le flamenco paraît en 1911, alors que Manuel de Falla est près de le redécouvrir. Régénérationniste, Noel prône les valeurs de l'humanisme européen. Dans ses *Ecrits antitaurins*, il dénonce la barbarie populaire espagnole et la décadence intellectuelle d'un peuple dont l'opium est la corrida. Dans *Pan y toros* (1912), il se pose en disciple de Jovellanos. Il développe le thème agraire du XVIII^e siècle, également traité par les républicains et par Unamuno, il critique les grandes propriétés, sources d'inégalités sociales et l'argent gaspillé en spectacles. Au sport assis de la corrida, il oppose la pratique du sport. En 1972, Cambria pense que l'activité antitaurine de Noel repose sur l'échec de sa vocation de matador. Les écrits de Noel sont plutôt mentionnés comme témoignages que comme œuvre, bien qu'il ait retrouvé une certaine actualité en 1957 grâce à Azorin, historien de la littérature.

La sensibilité de Noel devant l'animal souffrant n'est pas isolée en Espagne. Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, va contempler les animaux vivants dans les pacages, de préférence aux taureaux ensanglantés des arènes. Antonio Espina (né en 1894) prend position contre l'esthétisme taurin de 1930, qui ne peut justifier la violence. Selon Cambria, Azorin, Baroja et Ramiro de Maetzu développent publiquement leur opposition à une corrida si superficielle qu'elle en devient nocive, Azorin allant jusqu'à la qualifier de répugnante. Araquistain (1885-1959), député socialiste à la cour constitutive de 1931, diplomate

international, fonde la critique historique de la corrida en réfutant son origine crétoise. Il fait une analyse de la notion de « noblesse » : sous couvert d'une qualité, le taureau, comme le peuple espagnol, fonce dans une « illusion destructrice ».

Assez tôt dans le XIX^e siècle, une certaine érudition nationaliste se met au service de la corrida. Le comte de Las Navas (1855-1935), paléographe connu et honoré, épris de la nouvelle science préhistorique, évoque les chasseurs de Cro-Magnon et fait remonter la corrida au XI^e siècle. Las Navas développe une théorie de la violence accumulée en Espagne pendant les périodes d'oppression qu'il vaut mieux liquider sur l'animal que sur l'homme, Jacinto Benavente, à son tour, déclare : « Si on ne brûlait pas des taureaux dans l'arène avec les banderilles de feu, nous rôtirions des hérétiques dans des feux de joie inquisiteurs. » Proches des théories biologiques mécanistes, ces auteurs pensent que la violence est une sorte de sécrétion qu'il faut bien écouler ; elle serait un besoin quasi physiologique du peuple espagnol. Le seul remède à la violence serait la violence, théorie encore en vigueur à la veille des atrocités de la guerre civile.

Plus proche de l'ethnologie, alors appelée folklore, Rodriguez Marin (1855-1943) se penche sur les origines latines de la corrida, exposées dans la revue *ABC* en 1907. Americo Castro (1885-1972), linguiste, prône une appréhension socioculturelle de la corrida, en particulier dans l'optique de l'antagonisme énigmatique qui oppose la vie à la mort, très marqué en Espagne. La thèse d'A. Alvarez de Airanda (mort en 1957), sur les mythes et rites du taureau en Méditerranée, s'inscrit dans la redécouverte archéologique du passé méditerranéens, active dès la fin du XIX^e siècle. Il étudie aussi les pratiques taurines populaires, comme le taureau nuptial en Estrémadure, jusqu'à la fin du XIX^e siècle où la mise à mort collective du taureau, par dards plantés dans les yeux et dans les parties génitales, serait un rite de fécondité.

S'il semble un peu abusif de rattacher l'ouvrage monumental de Cossio au courant érudit du comte de Las

Navas, il faut pourtant rappeler que l'auteur est né en 1893, qu'il hérite de bien des idées des fils de 98 et qu'il est l'ami d'Ortega y Gasset. Il joint à son œuvre les historiens d'art Lafuente Ferrari, qui donne de Goya une idée aujourd'hui bien dépassée, ainsi qu'Eugenio d'Ors, dont on attendait une analyse plus profonde du baroque dans la corrida. Sous le franquisme, Cossio publie ses recherches aux Editions Casa Espasa, auxquelles il est lié, devenues Espasa Calpe. Comme sa génération, Cossio se montre proche des théories biologiques mécanistes de Pavlov, du behaviorisme ou du comportementalisme. Ses lacunes dans les domaines de l'éthologie et de l'histoire disparaissent sous une érudition qui, en dépit des inévitables lacunes apparues avec les recherches archivistiques actuelles, demeure la « bible de l'aficionado ». L'entreprise de Cossio s'inscrit dans une tentative de justification de la pratique taurine par son étendue et son ancienneté, c'est-à-dire par elle-même.

Chapitre III

L'EXPANSION DE LA CORRIDA

I. — Amérique, Europe, Afrique du Nord

Les conquérants espagnols de l'Amérique introduisent les jeux taurins navarrais ; au Mexique, Cortez importe dès 1529 le taureau dans son domaine de Cuernavaca (aujourd'hui Atenco). Au Pérou, F. Pizarro fait connaître au Incas, dit-on, le taureau et le cheval. Plus nettement encore qu'en Espagne, les courses de taureaux sont soutenues par l'Eglise, qui les conseille avec succès aux Indiens, en remplacement de leurs rites. Selon la *Relation de voyage* de la Condamine (1745), les ecclésiastiques assistent aux courses de Saint-Sébastien. Les courses subventionnent la construction de l'église de Castillo de Capultepec en 1788 et de Guadalupe en 1808. Des religieux élèvent des taureaux ; à Caracas, les Capucins possèdent une arène de bois. Partout, les fêtes religieuses sont accompagnées de corridas ; dans la ville franciscaine de Sincelejo en Colombie, on fête ainsi la Saint-François d'Assise. Rangel (1934) rapporte qu'une modeste carmélite mexicaine proteste en vain contre un archevêque qui donne des courses dans l'arène de son palais le vendredi.

Le bétail espagnol redevient parfois sauvage. Sous le climat équatorial, il vit aisément à 2 500 m, protégé des parasites des terres basses ainsi que les pneumonies des plus fortes altitudes. Les structures de la corrida se constituent au XIX^e siècle. L'impresario Don Chano possède l'élevage aussi bien que les arènes. Cependant, les grandes propriétés issues du colonialisme connaîtront des parcellisations postrévolutionnaires, au Mexique en particulier, après la réforme agraire (1910-1920) ou au Pérou

en 1969, Là comme ailleurs, l'élevage du taureau de combat reste déficitaire mais il sert d'introduction au mundillo, en particulier aux 150 propriétaires vivant à Mexico et possédant des élevages aux environs (250 élevages). En Colombie, le matador César Ricon possède un élevage près de Bogota et autour de Medellín résident les grands « parrains » de la cocaïne, héritiers de Pablo Escobar ou Fabio Ochoa, éleveurs de taureaux (Bertolino, TF1). Au Pérou, Javier de la Rocha, président de la Banque centrale, conseiller du gouvernement fait partie du mundillo. Les corridas sud-américaines, hivernales, ont permis une double saison aux matadors espagnols et en particulier à Nimenno II.

Dans la corrida américaine, on pratique souvent la grâce du taureau pour récupérer un bon reproducteur. On a conservé le combat à la lance (*lanzada*), la présence fréquente de bouffon ainsi que la fête du sang (Yawar Fiesta, condor sur le dos d'un taureau, tué à la dynamite). Des revues taurines, *El toreo Montevideo* ou *La Habana*, sont publiées très tôt au Mexique. Les matadors mexicains, R. Gaona vers 1910, F. Armillita, C. Arruza importent en Espagne un style très immobile, succédant à la veine gitane. L'arène de Mexico dite Monumental (1946), conçue par Don Naguib, avec 50 000 places et une piste en contrebas, est la plus vaste du monde. Plusieurs interdictions de corrida ont frappé l'Amérique taurine : en 1894, la SPA de Caracas obtient un décret d'interdiction (8 juin 1894) et à Mexico, les corridas sont interdites de 1867 à 1887.

Selon Bennassar, la corrida n'a pu subsister qu'en terre fortement hispanisée. En Argentine, parmi une quinzaine de nationalités, les Espagnols, minoritaires dès le recensement de 1857, n'ont pu maintenir la corrida, bien qu'en 1790, on ait donné une course en l'honneur du vœu de fidélité à l'Espagne. Dès 1856, plusieurs provinces l'interdisent très fermement, en particulier Buenos-Aires. La loi de protection animale du 3 août 1893, rigoureusement appliquée sur l'intervention de la SPA suffit à interdire même les simulacres de courses.

Sous domination castillane du XVI^e au XIX^e siècle, le Portugal pratique un toreo à cheval, avec jet de rejon (harpons) par des cavaliers en tenue du XVII^e siècle. La mise à mort du taureau en piste est interdite en 1834, puis en 1933. Les chevaux esquivent le taureau aux cornes légalement époinçonnées, parfois emboulées. A la capea suc-

cèdent les banderilles, les passes de muleta et, enfin, un simulacre de mise à mort. Des forcados, immobilisent le taureau à mains nues. Une vingtaine d'élevages vendent leurs bêtes en Espagne.

Les Canaries, les Baléares, (en dépit de quelques corridas touristiques), la Galice et la Catalogne se montrent de plus en plus hostiles à la corrida espagnole. En Italie, où le pape espagnol César Borgia les avait introduites au XVI^e siècle, les corridas ont disparu. L'Angleterre a définitivement banni les jeux taurins violents par une loi contre la cruauté de 1835, appliquée fermement en 1837 (Fabaron).

L'Islam refuse la corrida de la colonisation. Le Coran (4-104) considère en effet comme un péché de tuer un animal sans nécessité vitale. Aussi, la course de taureaux en Afrique du Nord disparaît-elle avec le colonialisme. Des parodies de corrida espagnole ont lieu en 1863 à Bab-el-Oued. Au début du XX^e siècle, des spectacles taurins ont lieu à Alger (1909) et de Sidi-Bel-Abbès. Introduite vers 1881 à Oran, patrie du matador El Africano (né en 1873), interdite en 1889, la course reparait en 1890, cesse en 1936, reprend en 1953, grâce à l'impresario de Carcassonne, Casablanca et Tanger qui restaure les arènes, dont *La Muleta* décrit l'inauguration, peu avant leur fermeture en 1960. Au Maroc espagnol des corridas se déroulent à Mellilla et à Ceuta, à Tanger de 1950 à 1956, à Casablanca en 1922. Le père de Pierre Dupuy construisait des arènes en Afrique du Nord. Futur directeur de *Toros*, P. Dupuy revient en France dès 1956, précédant des rapatriés aficionados, souvent proches de la sensibilité espagnole. Les journalistes C. Lapière et V. Bourg, le D^r Marc, d'origine nord-africaine, ont marqué l'aficion française.

II. — France

L'hostilité des classiques. — Les Français découvrent les courses nobles puis les corridas aux XVII^e et XVIII^e siècles par l'intermédiaire des récits de voyageurs et de

diplomates, le plus souvent des aristocrates. Si quelques-uns reconnaissent la beauté de certains aspects du spectacle, comme les arènes, le défilé, les costumes, la plupart le qualifie de barbare, de sauvage, d'affreux et considère qu'il ne peut convenir aux populations policées et pleines d'humanité et qu'il n'a pas sa place au siècle des Lumières. La présence des femmes et des enfants, garants de la sensibilité, étonne. Le silence de l'Eglise, le développement de ces courses en terre chrétienne surprend. Certains se scandalisent du danger encouru par les hommes, du sort réservé aux chevaux, mais beaucoup s'apitoient sur le taureau. Peyrou, par exemple, prend en 1780 son parti contre « les hommes de boue et de sang » qui l'environnent. L'idée de Rousseau — la corrida entretient la bravoure du peuple — est loin d'être acceptée. D'ailleurs, le philosophe est le premier à la nuancer sérieusement. Suggérant d'entretenir la vigueur et l'indépendance de la nation polonaise par des jeux, il propose des « exercices moins cruels » que ces combats ou ceux des anciens, tel que le maniement des chevaux ! Pour les classiques, qui croient en l'homme universel, raisonnable, dégagé des passions et des superstitions, les courses sont anachroniques. Le baron de Bourgoing (1797) considère que la corrida et l'Inquisition enchaînent les Espagnols dans la barbarie et font obstacle aux progrès de l'agriculture et de la philosophie. Ces jugements s'inscrivent dans un certain dédain pour l'Espagne, développé à partir de la fin du xvii^e siècle avec la décadence du pays, puis amplifié par les philosophes des Lumières. Voltaire la voit uniquement passionnée pour la guitare, enlisée dans la superstition et la cruauté par un clergé tout-puissant et Montesquieu se demande comment on peut être espagnol.

L'espagnolade des romantiques. — L'esprit classique reste présent jusqu'aux années 1830, mais l'image de l'Espagne change dès la décennie 1820. Le pays devient à la mode : les voyages se multiplient, la littérature s'en empare, on lit *Ruy Blas* et *Hernani*, on dit guérilla, eldo-

rado, matador, on porte des capes et on mange de la cuisine espagnole. A ces nombreux emprunts s'ajoute la découverte de la peinture espagnole. La guerre d'Espagne donne l'image d'un peuple courageux et cruel, avec des femmes passionnées et intransigeantes. L'aide de Louis XVIII à Ferdinand VII en 1823 est l'occasion pour les conservateurs de défendre les traditions espagnoles contre les Lumières et, pour les libéraux, d'admirer la résistance d'une partie du pays contre l'intrusion de la Sainte-Alliance. Le nouveau public, plus bourgeois, du xix^e siècle veut du sensationnel et l'Espagne apparaît comme le pays rêvé des romanciers qui placent leurs intrigues en Castille ou en Andalousie au milieu des luttes politiques, du brigandage et de personnages pittoresques. Enfin, la vogue romantique suscite l'intérêt pour un pays qui semble sorti du Moyen Age.

Dès lors, l'Espagne devient la destination favorite des romantiques qui vont chercher la couleur locale, l'exotisme, le contraste des paysages, la survie des traditions loin d'une industrialisation corrompant la nature et les hommes. Le retard devient une vertu. Par opposition à l'homme universel des classiques, les romantiques s'intéressent aux personnages pittoresques, gitans, brigands et toreros, appréciés parce qu'éloignés de la sagesse bourgeoise, entiers, courageux, dignes, attachés aux idéaux. Les romantiques sont fascinés par la mort, la cruauté, la violence, au moment où le sculpteur Barye et le peintre Delacroix trouvent le succès avec leurs combats d'animaux sauvages. Violence que l'Espagne semble incarner par son histoire, du massacre des Indiens à l'Inquisition et par son présent : guerre civile, brigandage, corrida.

Celle-ci bénéficie donc directement de cet état d'esprit, devenant un point de passage obligé des voyageurs cherchant l'âme espagnole et un exercice de style pour de nombreux littérateurs, sauf George Sand ou Victor Hugo. La plupart reconnaissent qu'il s'agit d'un spectacle barbare, féroce, cruel, mais c'est ce qui fait son charme. Mérimée aime les combats à mort où l'homme, dit-il, se

met en danger. Edgar Quinet convient qu'il va voir le sang couler à l'unisson de tous les assistants pris d'une rage sanguinaire. Pour tous, la corrida dégage de fortes émotions qui étreignent le spectateur. Gautier la considère comme un drame shakespearien où l'un des protagonistes va mourir, où la brute reconnaît finalement la supériorité de l'homme. Quinet affirme qu'elle fortifie l'héroïsme et l'indépendance du peuple. En un XIX^e siècle se proposant de domestiquer la nature sauvage, la plupart s'apitoient sur le cheval, réprouvent l'usage des chiens ou de la *media luna* parce qu'ils ne participent pas du spectacle, mais dédaignent le taureau jugé stupide et sans expression. Une position inverse à celle des classiques, mais aussi de la plupart des romantiques étrangers, tel Byron (1788-1824) qui se scandalise de la cruauté du combat, de la souffrance des bêtes ainsi que de la présence des femmes et des prêtres.

A côté de ces récits littéraires, la corrida est connue en France par les reportages de la nouvelle presse à grands tirages, *L'Illustration*, *Le Petit journal*, *Le Monde illustré*, *Le Tour du Monde*, qui répond au goût du public pour l'exotisme et le dramatique. Ils sont souvent accompagnés de gravures où s'illustrent Pharamond Blanchard, qui accompagne Théophile Gautier en Espagne en 1847 et Gustave Doré, qui, en 1862, voyage en compagnie du baron Davillier. La corrida entre dans la peinture, non pas avec Delacroix, qui laisse son Picador dans ses carnets de voyage, ni avec Daumier, qui lui préfère Don Quichotte, mais avec Manet. Après l'échec de son grand tableau taurin, il y découpe le *Matador mort*, avant de s'éloigner des thèmes espagnols. En revanche, la corrida connaît une longue carrière dans la danse. Entre 1840 et les années 1870 environ, de nombreux ballets espagnols qui se produisent en Europe présentent des pas de deux, de trois ou des ensembles exécutés par des danseurs et des danseuses en costumes de toreros. Bien des ballets d'opéras comiques ont pour thème la corrida, comme *La Mata y el Torero*, *La Gitana*, dansée par Taglioni, *La tauromachie* de Jules Perrot (1854) ou *Loin du Danemark* de F. Bournonville (1860). Les pays nordiques se montrent très amateurs de tels ballets. Le plus connu des Opéras est *Carmen* de Georges Bizet (1875) qui donne beaucoup plus de place à la corrida que le texte de Mérimée et transforme le picador amant de Carmen en torero (Esca-

millo); l'œuvre obtient un immense succès, sauf en Espagne où l'élite s'irrite de cette vision folklorique. La mode de l'Espagne s'essouffle après les années 1870, mais la corrida est désormais l'une des images d'Epinal du pays, périodiquement ravivée par des événements médiatiques comme le tour de la péninsule en automobile de 1909.

Les jeux taurins en France. — Pourtant, romantiques et journalistes du milieu du siècle s'intéressent peu aux jeux mentionnés dans plusieurs régions françaises dès les XVI^e et XVII^e siècles. En Provence, les taureaux de Camargue servent alors aux travaux des champs et à la boucherie. Les premiers jeux semblent être nés, à une date mal connue, du besoin de marquer les animaux et de les soumettre au joug, du désir des paysans d'éprouver leur adresse en provoquant les bêtes, de l'envoi en ville des animaux les plus inaptes à l'agriculture, courus lors des traversées de villages, puis par les garçons bouchers avant l'abattage. Divers types de jeux sont organisés lors des fêtes locales. Les combats entre un taureau et des chiens ou des bêtes sauvages sont très fréquents notamment lors des réceptions officielles, mais aussi dans les cours des abattoirs. Lors du « taureau à la corde », l'animal est dirigé dans les rues au moyen d'une grosse corde et soumis à des sévices avant d'être abattu. Des courses sans règlement consistent à exciter l'animal à coups de chapeaux, de bâtons, de tridents, pour esquiver ses charges puis le terrasser. Des objets sont quelquefois fixés sur la bête, des fusées ou même des chats comme à Avignon en 1769. Dans les abattoirs du Sud-Ouest, les taureaux sont souvent excités à coups de piques, puis livrés aux chiens. Ils s'enfuient dans les rues et les champs pour échapper aux morsures, ils se jettent parfois dans les rivières où ils se noient. Des courses avec aiguillons, mais sans mise à mort, sont aussi organisées lors de fêtes patronales ou de réceptions. Mais cette tauromachie populaire n'est pas propre à ces deux régions, même si elle est mieux connue à la suite de diverses recherches. Au XVII^e siècle, dans la région d'Autun, des courses sont organisées avec

le bétail local. Des combats d'animaux, notamment avec taureaux, existent au XVIII^e siècle dans plusieurs villes, à Paris ou à Rouen, et survivent sous une forme commerciale au siècle suivant.

A partir du XVII^e siècle, ces pratiques sont condamnées par les parlements (Bordeaux, Aix, etc.), par le clergé (l'évêque d'Aire vers 1640, celui d'Autun, 1684) et par le pouvoir royal qui entendent discipliner et moraliser le peuple. Ils leur reprochent de constituer des lieux de débauches, de provoquer blessures et décès, de perturber les manifestations religieuses et de donner naissance à des émeutes. Les interdictions sont respectées quelques temps, puis oubliées, ce qui conduit les intendants du XVIII^e siècle à osciller entre la fermeté et le compromis. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les pouvoirs publics se veulent plus fermes, deux sentiments renforçant leur méfiance : la crainte de manifestations politiques lors des courses et la répulsion croissante des élites pour le traitement infligé aux bêtes, notamment lors des combats d'animaux jugés trop féroces et barbares. Cependant, ils doivent eux aussi composer avec les réclamations de plus en plus fortes des populations et le soutien de plus en plus ouvert des municipalités. Le préfet des Landes cède dès 1802. Interdictions et permissions alternent en Provence jusqu'en 1853.

Pourtant, la pression des élites conduit à la transformation des pratiques. Pour limiter les risques, le préfet des Landes impose (1802) le cantonnement des courses sur des places fermées. En Provence, les municipalités veillent progressivement à fournir le moins de prétextes possibles aux pouvoirs publics : elles limitent les jeux de rue au profit de ceux en espace clos, dans des arènes construites, comme à Beaucaire en 1818, ou dégagées comme à Nîmes en 1813 et en Arles en 1837 ; elles tentent de réserver la piste aux hommes aguerris. Après le vote de la loi Grammont (1851) punissant les sévices publics aux animaux domestiques, les interdictions de maltraiter les bêtes se répandent. Bien que le « taureau à la corde » ou bourgine, reste en usage jusqu'au milieu du XX^e siècle, en perdant une partie de sa violence, cette évolution est renforcée par le développement de la course à la cocarde, connue au XVIII^e siècle mais vraiment lancée lors des fêtes

patriotiques de la révolution. Des hommes tentent d'arracher une cocarde fixée sur le frontal du taureau pour gagner un cadeau ou une prime, spectacle auquel assiste Van Gogh en 1888. L'orientation prise par ces jeux les éloigne donc de la corrida à son arrivée en France.

L'introduction de la corrida en France. — En 1852, la commune de Saint-Espirit, près de Bayonne, organise des corridas sans picadors. Très proche de l'Espagne géographiquement et, selon Théophile Gautier, culturellement, Bayonne avait déjà institué des courses espagnoles en 1701, lors du passage de Philippe V allant prendre possession de son royaume ainsi qu'en 1751, en 1810 et vers 1830. Cependant, lorsqu'il est question de corridas intégrales en 1853, le ministre de l'Intérieur les interdit au nom de la loi Grammont. Le mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo, en janvier 1853, change la situation : intervention de l'impératrice ou désir de lui plaire, on ne sait, le ministre accorde alors une autorisation de dix ans. En pleine mode espagnole, ces premières corridas attirent la presse, des parisiens comme Théophile Gautier et les touristes des stations thermales voisines. A partir de 1854, elles bénéficient de la présence intermittente du couple impérial dont l'attitude semble les légitimer : Eugénie ne cache pas sa passion ; l'empereur les considère comme des ferments de courage ; tous deux reçoivent les toreros.

Grâce à ce précédent, des courses à base de corrida se diffusent dans le Midi et le Sud-Ouest durant la décennie 1850, à Nîmes, Arles, Marseille, Avignon dès 1853, à Carpentras en 1858, à Mérignac en 1853, à Béziers en 1859, puis dans des régions moins proches de l'Espagne dans la décennie suivante : à Paris en 1865, à Périgueux et à Poitiers en 1866, au Havre en 1868 à l'occasion d'une exposition maritime. Après un reflux dans les années 1870, la période 1880-1910 connaît un fort développement numérique dans le sud, ainsi que géographique le long de la façade maritime (Rochefort-sur-Mer, 1897, Nantes, 1906, Saint-Malo, 1912, etc.), le long des couloirs de l'Est

(Vichy, 1892, Lyon, 1894, Autun, 1913), dans le Bassin parisien : à Paris lors de l'Exposition universelle de 1889, à Roubaix en 1899, à Reims vers 1900. Cette expansion s'accompagne d'une vague de créations d'arènes d'abord temporaires (Bayonne, 1852-1862, Nancy, 1903, etc.) puis plus ou moins définitives; en bois (Béziers, 1877, Mont-de-Marsan, 1889, etc.) puis en dur (Paris, 1889, Bayonne, 1893, Dax, 1923).

La loi Grammont et la volonté des premiers organisateurs de ne pas choquer obligent le plus souvent à remplacer les corridas intégrales par des spectacles dérivés. Dès 1853, les courses burlesques, pratiquées en Espagne, se répandent. Les hommes multiplient les passes, les sauts, les cabrioles, montent sur des échasses, font passer le taureau dans un cerceau, mais les picadors sont absents et l'estocade est simulée. La liaison de la corrida avec les jeux locaux crée les courses mixtes hispano-landaises, où écarteurs et toreros font alterner les sauts et les passes, et hispano-provençales. Dans les années 1880, le razeteur Pouly de Beaucaire invente ainsi la course de quadrille, constituée de sauts, de passes, de poses de banderilles et de cocardes suivis d'un simulacre de mise à mort visant à piquer un flot de ruban sur le cou de l'animal. Au Havre, en 1868, à Paris en 1889, le spectacle se rapproche de la corrida : les taureaux, emboulés pour ne pas blesser les chevaux, sont piqués et banderillés, mais l'estocade reste simulée. Jusqu'aux années 1890, les prescriptions légales semblent donc relativement bien respectées. De temps à autre, quelquefois à la sauvette, des corridas sans picadors (Mérignac, 1853, Mont-de-Marsan vers 1860) ou intégrales (Nîmes, 1865) sont organisées. Mais l'exemple nîmois montre à quel point leur introduction est laborieuse, puisque de 1853 à 1891, elles ne sont présentes que neuf années sur trente-huit.

Cette situation semble due à la réserve du public. A Mérignac en 1853, à Nîmes en 1863, le succès médiatique de la première course ne dure pas. A Bayonne en 1859, le public diminue de moitié lors de la deuxième course, tandis que la troisième est

annulée. Le succès mondain de l'inauguration de l'arène du Bois de Boulogne à Paris en 1889 s'essouffle vite : deux courses pleines par la suite, une autre à 60 % des capacités de l'arène, les autres représentations bien en dessous de ce chiffre; quant aux années suivantes, elles ne sont pas meilleures. L'insuccès ne s'explique guère par la médiocrité des combattants, hommes et bêtes, le public profane ne pouvant juger de leur valeur. D'ailleurs, l'essor de la corrida dans la seconde moitié du XX^e siècle ne s'est pas accompagnée d'une qualité constante des spectacles. Il s'agit plutôt d'une retombée de l'intérêt une fois passée la curiosité de la découverte. Après une expérience parallèle de course mixte en 1861, Saint-Sever revient à la course landaise tandis que Dax ne voit plus de cuadrilla avant 1878. D'où les échecs financiers des grandes entreprises : à Bayonne, la médiocre fréquentation, même avec Cuchares en 1861, pousse le premier impresario, Aguado Lozar, à résilier son bail en 1860 et le second impresario dès 1862. A Paris, la direction change à la fin de 1892 et la société est en faillite en 1893. Cela explique aussi l'extrême sensibilité des corridas aux difficultés économiques, comme la crise viticole de 1907, qui réduit le public, déséquilibrent les budgets et obligent à supprimer des spectacles.

Il faut aussi compter avec la force des oppositions. Le romantisme et la mode de l'Espagne s'effacent dans les années 1860. Hormis quelques-uns, tel Barrès en 1893 qui considère la corrida comme l'expression d'une nation violente et furieuse, bien différente d'une France atone, la majorité des voyageurs rapportent de ce pays des jugements très critiques. La réserve se transforme en opposition lorsque l'introduction devient réalité : la plupart des grands journaux nationaux et parisiens, nombre d'écrivains comme J. Clarétie, L. Bloy, O. Mirbeau, E. Zola, des universitaires comme Elisée Reclus, des figures du journalisme politique comme H. Rochefort, manifestent leur refus de la corrida. La journaliste Séverine, qui allie humanisme, socialisme et christianisme et se veut l'avocate de tous les opprimés, ouvriers, femmes et animaux, prend la tête de la croisade anticorrída et devient la bête noire des aficionados dans les années 1890. L'Eglise apporte un appui précoce à l'opposition. L'évêque d'Aire, lors des courses de 1853 à Bayonne, ceux de Nîmes, Mgrs Plantier puis Besson, à l'occasion des premières corridas intégrales en 1863

et 1885, élèvent de vives protestations. Mgr Besson interdit aux fidèles d'assister aux corridas et aux journaux catholiques de leur faire de la publicité. A la Chambre des députés en 1900, les abbés Gayraud et Lemire soutiennent le projet d'interdiction.

La Société protectrice des animaux (SPA) de Paris, créée en 1845 après celle de Londres et de Munich, intervient concrètement. Elle fait condamner des toreros au nom de la loi Grammont (Argelès, 1882) et incite les pouvoirs publics qui partagent les mêmes convictions, à sermonner les municipalités. Par exemple Nîmes en 1865, qui ne revoit pas de corridas intégrales avant 1885 ou Périgueux en 1866 qui transforme aussitôt ses corridas en landaises. Les courses organisées discrètement dans les Landes, en profitant de l'éloignement de Paris et de la lenteur des communications, sont interdites en 1881. Une corrida nîmoise sans picadors donne l'occasion au ministre de l'Intérieur Waldeck-Rousseau de rappeler en 1884 que la loi s'applique à toute la France. Quelques résistances obligent son successeur à réitérer l'interdiction en 1886. Elle est respectée jusqu'en 1891.

C'est alors que la situation change. Les corridas réapparaissent dans les Landes en 1891, dans le Gard en 1892, puis se développent en profitant de l'indécision du ministre Dupuy : il reporte, par exemple, une mesure d'expulsion de Guerrita en 1894 pour lui permettre de... toréer ! Des municipalités prennent l'habitude d'ignorer la loi, le maire de Dax signe les arrêtés d'interdiction demandés, mais sans les donner à la police pour les faire exécuter. La campagne de la SPA, soutenue par les journaux parisiens, en particulier par Clémenceau, par des gens de lettres et par la commission de justice de la Chambre, oblige Dupuy à renouveler l'interdiction en 1894. Nîmes et Dax organisent alors de grandes courses de protestation. Même attitude lorsque son successeur, Georges Leygues, multiplie les expulsions de toreros en 1895. Le maire de Mont-de-Marsan, par exemple, cache l'un d'eux, puis démissionne avec tout son conseil. Cette fronde et le peu d'empressement des préfets à

entrer dans le conflit incitent Leygues à interdire les courses et à imposer fermement sa décision. Les grandes villes du midi cèdent. Mais son successeur, Louis Barthou, député des Basses-Pyrénées, revient dès 1896 au laisser-faire. En 1897, le gouvernement contrevient lui-même à la loi en donnant la décision d'autorisation aux maires.

Or, l'évolution est la même en matière judiciaire. En 1894, des juges de paix, sensibles au contexte local, déboutent la SPA en arguant que le taureau n'est pas un animal domestique (Bayonne, Nîmes), que l'arène n'est pas un lieu public (Saint-Sever), que la mort des chevaux n'a pas fait l'objet d'une publicité préalable (Bayonne). La Cour de cassation adopte une position inverse, notamment en déclarant qu'un animal sélectionné, surveillé, en partie nourri est bien un domestique et casse ces jugements en 1895, mais la même année, le juge de Saint-Sever affirme que les mauvais traitements sont une nécessité de la corrida, tandis que ceux d'Arles et de Nîmes ne condamnent les organisateurs qu'à une amende d'un franc, illustrant l'inadéquation de la loi prévue pour des actes individuels et non pour des entreprises commerciales. Cette situation politico-judiciaire permet le développement des corridas au sud de la France où elles deviennent relativement régulières, et au nord comme à Roubaix en 1899 ou près de Paris en 1899 et 1900. Elle incite la SPA, des journaux parisiens et des écrivains comme Zola à demander une modification de la législation. En 1900, 155 députés présentent une proposition de loi mentionnant l'interdiction de tous les combats d'animaux et une augmentation sensible des peines (fig. 3, 1900). Ils obtiennent aisément l'examen en urgence : 414 voix pour, 67 contre. Les opposants sont des députés du Nord, défendant les combats de coqs, trois élus de la région parisienne, une bonne partie (63 %) des représentants des départements au sud de la ligne unissant la Gironde aux Bouches-du-Rhône. Mais le projet de loi déposé rapidement par la commission parlementaire est noyé dans le flot des travaux et n'arrive jamais au vote. Une autre tentative échoue en 1911.



Fig. 3 a. — 1900, France, vote des députés, pour l'examen en urgence d'une proposition de loi (O Pour; N contre) (▲ Député non identifié; ● N'a pas pris part au vote)



Fig. 3 b. — 1951, France, Conseil de la République, scrutin pour passage à discussion du projet de loi (O Pour; N contre) (▲ Sénateur non identifié; ● N'a pas pris part au vote)

Cette situation perdue après la guerre. A la suite d'une corrida à Bayonne en 1919, le ministre Pams les interdit, mais, en 1920, le maire de Nîmes passe outre. Les gouvernements suivants ferment les yeux. La décision de taxer les courses en 1920 renforce les organisateurs. En 1921, le juge de paix de Nîmes déboute la SPA qui veut une condamnation de principe, ne pouvant espérer une amende dépassant le franc symbolique habituel. La Cour de cassation casse ce jugement et renvoie l'affaire au juge de Vigan qui relaxe les accusés en déclarant que l'imposition fiscale légalise le spectacle. Si la Cour de cassation, toutes chambres réunies, réaffirme en 1923 que la loi s'applique aux corridas, les juges locaux ne la suivent pas : celui de Bayonne prétend le contraire en 1949. Les corridas connaissent une évolution irrégulière à cause de la fragilité d'un public essentiellement local, de la conjoncture économique en dents de scie et des troubles en Espagne : baisse en 1924-1927, puis en 1935-1939, essor en 1928-1934 ; leur géographie ne se réduit pas à une opposition Nord-Sud. Le Midi est une zone active, mais fluctuante. Des centres ferment comme Arles entre 1923 et 1931, puis rouvrent ou se créent (Saint-Sever). En 1920 à Marseille, la municipalité dirigée par le socialiste Flaissières interdit les corridas, à une voix de majorité, pour des raisons éthiques. La municipalité suivante les autorise en 1931. A l'inverse, l'introduction au Nord n'est pas abandonnée, notamment dans les années 1930-1935, lorsque la chute de la peseta permet de faire venir à bon compte taureaux et toreros. Tel est le cas à Royan ou de Quimper en 1934, à Limoges en 1935. Paris connaît des courses mixtes ou des corridas édulcorées en 1926 ou en 1949, époque où les aficionados locaux croient l'implantation possible (*Le Monde*, 8 mai 1949). Cependant, les oppositions sont très fortes ; les prélats de Quimper et de Limoges s'insurgent, la Ligue des Droits de l'homme proteste en 1929-1930 contre ce qu'elle appelle une souffrance inutile et immorale ; les sections locales de Royan et de La Rochelle réitèrent cette position en 1933, celle de Marseille en 1931. Cependant, la loi de 1951 fige le rapport de force et légalise une implantation dans le Midi.

Les raisons de l'implantation. — Pour justifier cette géographie, les aficionados avancent l'idée que la corrida s'est naturellement enracinée dans les régions à forte tradition taurine, tandis que les tentatives ailleurs étaient obligatoirement vouées à l'échec. Il s'agit pourtant d'une explication réductrice, uniquement fondée sur une analogie géographique et ne tenant pas compte du processus

historique. Elle s'est développée à partir de la fin du XIX^e siècle pour contrer les oppositions et justifier une exception méridionale. Elle est devenue commune de nos jours, parce que les autres facteurs sont oubliés.

Dans les premiers temps, les initiateurs taurins sont très souvent d'origine espagnole. En 1852, la municipalité de Saint-Esprit s'adresse à un Navarrais, directeur d'un service de diligence en direction de Madrid, pour monter les premiers spectacles et c'est à l'un de ses compatriotes qu'elle confie un bail pluriannuel, Aguado Lozar, auteur du premier manuel taurin français (Oduaga-Zolarde, 1854). Ascensio Garcia Pages, directeur d'une agence de transport à Marseille multiplie les courses dans le Midi entre 1850 et 1860. Avec une cuadrilla montée à la hâte, Pablo Mesa convainc les municipalités de Périgueux, d'Agen, de Poitiers en 1866, du Havre en 1868, d'autoriser des spectacles au genre espagnol. L'arène du bois de Boulogne est édiflée en 1889 à l'initiative du torero Mazantini entouré de financiers et d'éleveurs ibériques. Si la relève est prise par des autochtones, les cuadrillas restent le plus souvent espagnoles. Hormis quelques-uns, tels Cuchares en 1853 ou Guerrita en 1898, la plupart des toreros sont de médiocres combattants, sans grande notoriété ou en fin de carrière. Ils viennent trouver fortune en France et la sillonnent pour s'engager dans tous les types de courses à base de corrida. Quelques Français, tels Pouly I^{er} ou Félix Robert, s'illustrent dans les spectacles mixtes, mais pris de haut par le mundillo, leurs carrières en corrida sont médiocres, limitées à la France, avec des alternatives faisant sourire l'Espagne. Quant au bétail local, notamment camarguais, il est rapidement supplanté par les Navarrais, puis par les éleveurs réputés. Comme le note B. Bennassar, il s'agit d'une entreprise commerciale d'exportation (encore en place actuellement) qui hésite entre l'envoi en ce pays de profanes des hommes et des bêtes délaissés en Espagne ou l'organisation de courses de qualité pour assurer l'implantation. L'entreprise est rendue possible par le développement du réseau ferré et

n'entend pas se limiter au sud de la France. En effet, les Ibères ne font alors guère de différence entre Dax, Périgueux et Le Havre, terres sans tradition de corrida. Des bruits d'introduction à Paris courent dès 1855. Les importantes dépenses effectuées en 1889 pour l'arène du bois de Boulogne ne peuvent faire croire à un usage temporaire, même si le contrat initial est de quatre ans seulement. En 1900, une société anonyme projetée de gérer une arène à Paris pour une durée de trente ans. La dizaine de corridas donnée pour la première fois à Luchon entre 1899 et 1906 constitue une série plus importante que celle de Nîmes dans les années 1860 et rien n'indique *a priori* qu'elle devait s'arrêter comme le montre l'exemple contraire de Vichy.

La thèse classique suppose aussi que le Sud-Ouest et la Provence étaient les seuls pays taurins, ce qui n'était pas le cas, nous l'avons vu. Il faudrait plutôt se demander pour quelles raisons les jeux ont perduré ici alors qu'ils disparaissent ailleurs. On peut avancer une intégration tardive du Midi à l'espace français aux XVII^e-XIX^e siècles, s'accompagnant, en réaction, d'une volonté de plus en plus ouverte après la révolution de résister aux interdictions du pouvoir central. Mais l'élevage camarguais, par exemple, est en déclin au milieu du XIX^e siècle et c'est la corrida qui provoque la transformation des jeux en spectacles en leur donnant l'exemple d'une véritable entreprise commerciale. L'échange s'effectue par les courses mixtes : elles permettent aux cuadrillas d'introduire la corrida en France; elles facilitent la formalisation des spectacles locaux. Les écarteurs landais s'inspirent du costume espagnol, remplacent le bétail régional par des taureaux ibères, adoptent les sauts acrobatiques. En Camargue, s'imposent une nouvelle sélection de taureau vers 1868 par croisement avec des bêtes importées, la professionnalisation des acteurs et, vers 1930, un costume uniforme.

S'ils servent de paravent, s'ils se transforment à son contact, les jeux n'ont cependant pas toujours favorisé la corrida dont on a vu la lente implantation. En 1884, des

députés du Midi s'insurgent contre l'interdiction de Waldeck-Rousseau en pensant qu'elle s'applique aux courses locales. Une fois rassurés, ils condamnent ouvertement la corrida. En 1900, *La Gironde* refuse que celle-ci fasse partie des jeux traditionnels. La même année, 46% des députés des Bouches-du-Rhône, du Vaucluse, de la Haute-Garonne, du Gers et de la Gironde ne craignent pas de voter en faveur du projet d'interdiction. Arles, capitale de la Camarguaise, ne s'empresse pas d'accueillir la course espagnole : pas de mise à mort avant 1892, une seule par an ensuite, une interruption au début du siècle, puis de 1923 à 1931. L'éradication progressive de la violence dans les jeux locaux explique en partie leur divorce avec la corrida à partir des années 1920 et leur organisation indépendante avec des clubs et des journaux particuliers, un public surtout régional et rural, des répercussions médiatiques locales. Aux origines historiques différentes s'ajoute une sensible divergence sociologique.

L'implantation de la corrida suppose l'intervention d'autres facteurs qui forment une synergie dans les années 1890-1910. C'est d'abord la naissance d'un public d'aficionados révélée par l'apparition de journaux tel que *Le Torero* en 1889 ou *La Banderilla* en 1891, de clubs, à Nîmes en 1896, en Arles en 1897, de l'Union tauromachique de France en 1901. Leur but est la défense de la corrida, les coutumes locales n'ayant qu'une place très secondaire, justificatrice de la tradition. Ce public n'existe pas qu'au Sud, mais à Paris par exemple, où, en 1889, est publié *Paris-Toros* ; ses membres les plus actifs s'opposent à la SPA et militent pour l'abandon des courses mixtes ou burlesques au profit des corridas intégrales. Il s'agit pourtant d'un très petit nombre, « infinitésimal » au milieu d'une population indifférente pour le journal *La Gironde* (17 janvier 1900), estimé à 2 500 respectivement, pour le Sud-Ouest et le Midi, des spectateurs allant d'une corrida à l'autre.

Soutenu par les organisateurs de spectacles, ce public fait très vite pression sur les élus locaux. A Nîmes, il oblige

les politiques à prendre position en 1894 et fait entrer la question dans la campagne législative locale de 1898. Les maires, élus et non plus nommés dans les grandes villes depuis 1884, une bonne partie des députés et des sénateurs cèdent. Ils sont d'ailleurs séduits par la perspective d'offrir de nouveaux spectacles et d'attirer un tourisme naissant. Le débat est alors transformé par ces maires, devenus réfractaires aux directives ministérielles en celui, déjà ancien, des libertés communales, tandis que les opposants objectent l'universalité de la loi. Ce soutien des élus, mais aussi des journaux locaux, explique les tergiversations des gouvernements qui hésitent désormais à sévir contre un Midi majoritairement républicain pour une question jugée somme toute mineure. L'instabilité ministérielle particulièrement accentuée dans les années 1893-1896 annihile toute politique cohérente et renforce la volonté d'autonomie des municipalités en ce domaine. Ce thème est d'ailleurs sans cesse repris par les aficionados parce qu'il leur donne un poids politique qu'ils n'ont pas au niveau national. La corrida est finalement un exemple, parmi d'autres, de ce que peut obtenir localement une minorité décidée et prenant ses distances avec les lois. En 1896, *Le Dacquois* (22 juillet), déplore « l'indifférence des masses » mais espère que l'on prouvera dans l'avenir « que les revendications de ceux qui ont réclamé à cor et à cri la liberté de ces spectacles répondaient à un goût réel des hommes de ce pays ».

La naissance d'une afición et la pression sur les élus n'ont cependant rien de spécifique au Midi. Elles se retrouvent à Paris, au Havre et à Royan dans l'entre-deux-guerres. Elles permettent d'introduire la corrida, mais pas forcément de la pérenniser. A cet égard, la montée d'un mouvement régionaliste méridional est fondamentale. Concrétisé par la création du Félibrige en 1854, il constitue une réaction à l'intégration à l'espace français et traduit un malaise des classes moyennes, les premières à bénéficier de la francisation, face à la disparition de leur ancienne culture. Il se nourrit des conceptions des historiens romantiques opposant un Midi médiéval tolérant,

raffiné, démocrate à un Nord germanisé, barbare, féodal, s'imposant brutalement. Ce mouvement a pourtant peu de répercussions politiques et économiques : les velléités d'autonomie disparaissent après 1870 et la vague patriotique ; la révolte viticole de 1907 n'est même pas soutenue par Mistral et se résorbe assez aisément. L'intégration est déjà trop avancée. Aussi le mouvement se replie-t-il, dès les années 1880, sur les libertés régionales et les traditions, langue, costumes et jeux taurins. Mal considérés par les classes aisées depuis le XVIII^e siècle, en extinction ailleurs, ces derniers changent alors d'image et deviennent l'un des symboles du Midi ancestral. D'où la volonté des aficionados de faire croire que les interdictions de la corrida s'appliquent à toutes les courses alors que le gouvernement et les opposants précisent à chaque fois le contraire, sauf en 1895, leur défiance ne s'exerçant plus sur des jeux jugés désormais anodins par rapport à la corrida. Il s'agit pour les aficionados de mobiliser des foules qui resteraient inertes autrement et d'intégrer la corrida dans les jeux locaux. Cette stratégie échoue en 1884 mais réussit en 1894, au moment de la plus forte audience du régionalisme, lorsque Mistral préside à Nîmes une grande corrida de protestation. L'accent sur les liens antiques avec les pays latins, notamment l'Espagne, et la conversion des notables (puisque le jeu taurin fait désormais partie de l'entité méridionale) à la corrida, qui fait moins populaire et moins rural que les courses locales, expliquent cette réussite ainsi que la position de Mistral : « Sans être partisan personnellement des courses espagnoles, j'aime tout ce qu'aiment mes compatriotes. » Le conflit se transforme alors en opposition nord-sud et la corrida est désormais l'un des symboles d'un Midi devenu pays taurin. En 1921, le félibre Baroncelli met en avant le sacrifice de la liberté méridionale à la construction française pour revendiquer le droit à la langue et aux courses de taureaux. Le pouvoir républicain qui ne transige pas sur l'essentiel — l'économie, mais aussi la langue — accepte finalement les courses ou les défilés en costumes

qui lui semblent relever du folklore. L'implantation de la corrida est l'exutoire d'une impossible autonomie méridionale. D'ailleurs, c'est l'intégration du Sud qui permet le maintien de cette nouvelle tradition : Lourties, sénateur du Sud-Ouest et ministre du Commerce, intervient pour faire lever l'expulsion de Guerrita ; Barthou suspend les interdictions ; Gaston Doumergue, député du Gard, futur président de la République, s'emploie à contrer le projet de loi de 1900 contre la corrida.

Hormis le régionalisme, le second facteur important pour la pérennité de la corrida est celui de l'émigration espagnole. Reconnu comme une évidence pour les autres pays de corrida, il est, en France, très tôt passé sous silence pour des raisons de stratégie, consistant à avancer l'idée d'un besoin local, et pour le simple fait que ces migrants, encore mal intégrés en ce début de siècle, ne font alors pas partie des dirigeants de l'aficion. Pourtant, la communauté espagnole joue un rôle important à commencer par Eugénie de Montijo. Aux arènes parisiennes de 1889 et 1900, à Bayonne en 1946, les journalistes notent la présence assidue d'une partie de ses membres. Au début du siècle, Louis Feuillade signale que les clubs taurins de la capitale ont pour membres des Méridionaux, des Espagnols et des Américains du Sud. Dans la Provence du premier tiers du siècle, des Espagnols s'intègrent dans les clubs taurins qu'ils renforcent. Picasso joue un rôle primordial dans la conversion des intellectuels : il initie Braque et Max Jacob dans la décennie 1910, Desnos, Picabia, Cocteau dans les années 1930, Eluard et Char après la guerre ; il va aux arènes avec Bataille et Leiris ; à Vallauris, en 1948, il fait organiser des corridas sans mises à mort qui attirent des célébrités. Ces migrants cherchent dans la corrida l'image d'une hispanité perdue et leur répartition géographique ne peut qu'apporter un public régulier dans les pays du Sud et renforcer le régionalisme. Car, à côté d'une émigration politique dispersée au XIX^e siècle, il existe dès cette époque une migration économique constituée d'artisans ou de cultivateurs venant